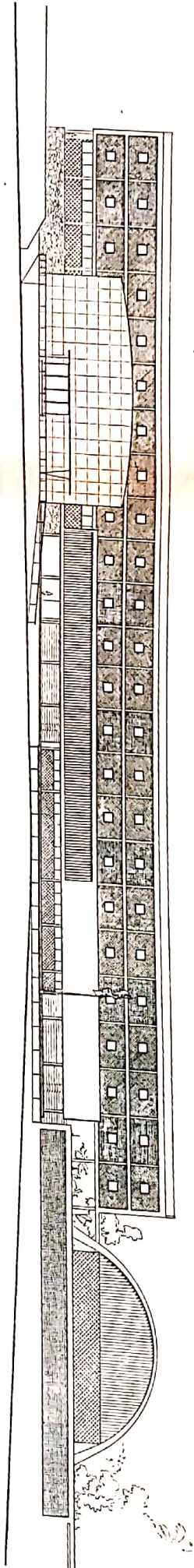
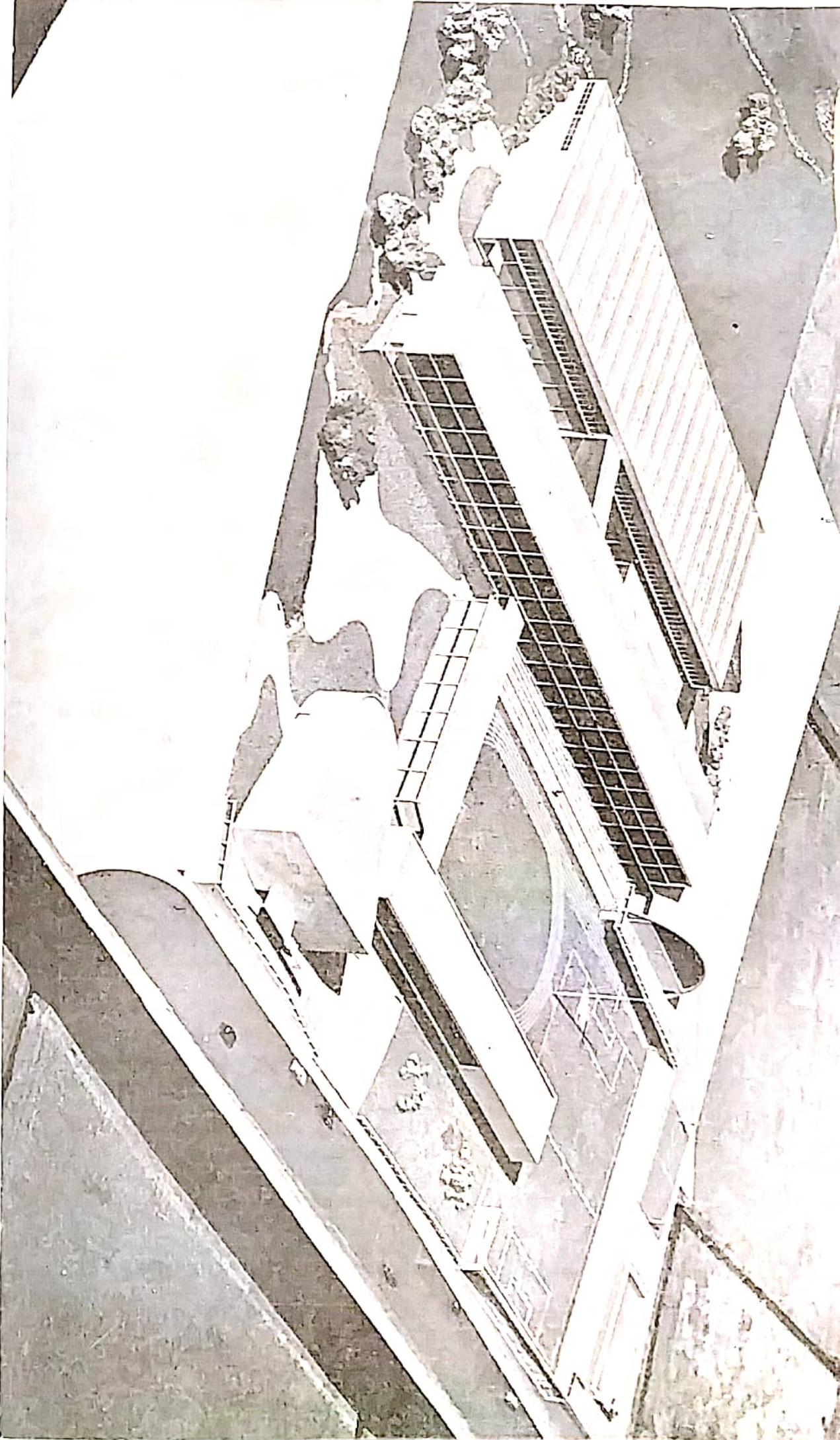


PII-7

MINISTÉRIO DE EDUCAÇÃO E SAÚDE
COLÉGIO DE EDUCAÇÃO
FACULDADE NORTE - CAMPUS II
S. C. A. L. A. - 1930





OUTRO ASPECTO DA MAQUETTE DO NOVO EDIFICIO DO INTERNATO
AUTRE ASPECT DE LA MAQUETTE DES NOUVEAUX BATIMENTS DE L'INTERNAT

sions, pour l'édification des nouveaux bâtiments, mais que les conditions topographiques et d'orientation qu'il présente sont loin d'être idéales, ce qui a rendu l'élaboration du projet très difficile.

Le terrain disponible comprend celui de l'Internat actuel, augmenté de divers terrains voisins expropriés, soit au total 48.893 m². Ce terrain est très accidenté, avec une différence de niveau de près de 30 mètres entre la partie qui est en bordure du Campo de São Cristóvão, et le fond qui donne sur la rue Lopes Ferraz. Il est orienté Nord-Sud, et est à peu près perpendiculaire au Campo de São Cristóvão.

Ce n'est qu'après une étude approfondie de toutes ces questions, et de longues discussions à leur sujet, qu'a commencé l'établissement proprement dit de l'avant-projet, de façon à tirer le meilleur parti possible du terrain, d'accord avec le programme établi.

Finalement il a été décidé de faire le moins de déblai possible, et de conserver, autant que faire se pourrait, la topographie des lieux. Il a été tenu compte cependant de l'orientation nécessaire de diverses dépendances. Dans ces conditions, les bâtiments du nouveau Collège seront divisés en trois blocs distincts, placés suivant les courbes de niveau, et reliés entre eux, deux à deux, par le corps de bâtiments réservé aux services médicaux, et par la rampe d'accès des élèves.

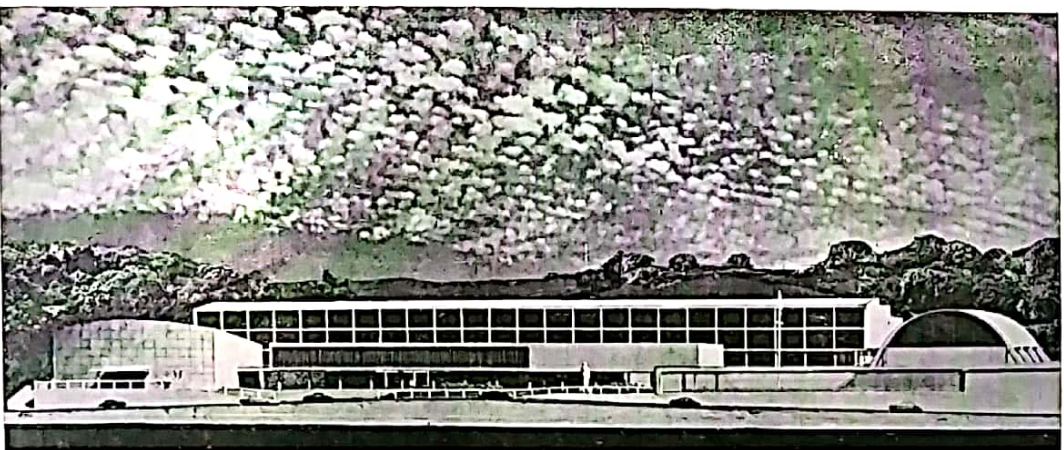
Le premier bloc, qui aura un seul étage, contiendra, au rez-de-chaussée, le hall principal, la porterie et le parloir des élèves; et au premier étage, qui sera à la hauteur du rez-de-chaussée du second bloc, le cabinet du directeur, celui du secrétaire, la salle des professeurs, le secrétariat, les archives, la salle d'honneur, un hall et les installations sanitaires.

Dans le prolongement des bâtiments réservés à l'administration, et reliés à ceux-ci par un passage couvert, se trouveront l'amphithéâtre, de 1.265 places, et diverses dépendances annexes. Des entrées spéciales sont prévues pour le public, pour les professeurs, pour les élèves et pour les divers services.

Entre le bloc réservé à l'administration et celui réservé à l'enseignement, seront situés, au rez-de-chaussée, la salle de l'Association des anciens élèves, le club littéraire, les salles de jeux et de récréation des élèves, et une rampe donnant accès au premier étage. Le premier étage contiendra les services médicaux et un passage reliant directement l'administration aux salles de classes.

Le second bloc comprendra un rez-de-chaussée et deux étages, et sera réservé à l'enseignement. Au rez-de-chaussée, la bibliothèque, les salles d'études et de lecture, le hall des professeurs et des élèves, et un préau. Au premier étage, toutes les dépendances du cours "colégial" (5^e, 6^e et 7^e années des études secondaires), et au deuxième, toutes celles du cours "gymnasial" (4 premières années des études secondaires).

Toutes les salles de classe de ce bloc seront orientées vers le Sud, pour être le plus fraîches possible. Leur installation obligera à recourir



OUTRO ASPECTO DA «MAQUETTE» DO NOVO EDIFÍCIO DO INTERNATO
AUTRE ASPECT DE LA MAQUETTE DES NOUVEAUX BATIMENTS DE L'INTERNAT

au système des "sheds" au deuxième étage. Ceux-ci, combinés avec de hautes fenêtres, permettront d'obtenir une aération et un éclairage idéals pour le travail et pour les classes.

Au rez-de-chaussée, et reliés à ce bloc par un passage couvert, se trouveront une salle de gymnastique, avec les vestiaires annexes, et des installations pouvant contenir tous les élèves et professeurs.

Entre le second et le troisième blocs, et les reliant entre eux, se trouveront, d'un côté, les rampes d'accès des élèves, et de l'autre, au rez-de-chaussée, avec entrée dominant sur le préau, les réfectoires des élèves, ceux des professeurs et du personnel de l'administration, suffisamment vastes pour éviter qu'il ne soit fait deux services.

Le dernier bloc qui n'aura qu'un étage également contiendra, au rez-de-chaussée, le hall de service, le magasin, les logements du personnel subalterne, le réfectoire des fonctionnaires, l'office, la cuisine, le frigorifique, la dépense, les lingerie générales, la buanderie, la salle des chaudières et enfin, complètement séparées, les salles réservées aux travaux manuels. Au premier étage seront situés les dortoirs des petits, dans l'une des ailes; au centre, les vestiaires, les douches, les installations sanitaires, le dépôt des malles et valises des élèves, et les chambres des surveillants et gardiens de nuit. Enfin, dans l'autre aile, du côté Nord, et protégés par un système de brise-soleil, les dortoirs des grands, composés d'alcôves pourvues de tables individuelles d'étude. L'aération et l'éclairage nécessaires aux dortoirs sera obtenue également par le moyen de "sheds" tournés vers l'Est qui permettront une insolation efficace.

Quant à l'éducation physique, en plus de la salle de gymnastique ci-dessus mentionnée, il a été prévu des pistes de course et de saut, des terrains de football, et de basketball et une piscine de 50 mètres sur 12.

Le Collège aura trois entrées sur le Campo de São Cristóvão, l'une donnant accès directement à l'administration, à travers le hall, et réservée aux professeurs et au public; la seconde donnant accès à la rampe située dans le corps de bâtiments intermédiaire, et réservée aux élèves; et la troisième, l'entrée de service, longera l'amphithéâtre, et sera reliée directement au hall de service du troisième bloc.

Le public aura accès à l'amphithéâtre par une entrée spéciale, qui permettra de la sorte son utilisation sans préjudice pour la vie interne du Collège.

La circulation dans le Collège a été également soigneusement étudiée, dans le sens de l'horizontale aussi bien que de la verticale, et prévue de façon à s'effectuer séparément pour les professeurs, pour les élèves et pour les différents services.

ADMINISTRATION ACTUELLE DE L'INTERNAT



Appelé la nouvelle direction, l'Internat du Collège PEDRO VEC II qui est aujourd'hui le plus ancien établissement d'enseignement secondaire du Brésil, est entré dans une nouvelle phase de féconde activité, et même, l'on peut dire, de véritable rénovation.

Appelé aux fonctions de Directeur de l'Internat, en Juillet 1948, le Dr. VANDICK LONDRES DA NOBREGA qui est un juriste et un latiniste, a déclaré, dans le discours qu'il a prononcé à l'occasion de son installation, que son programme consisterait en l'accomplissement des lois. Il a ajouté qu'il s'efforcera de satisfaire les aspirations de ses collègues, et que, voulant diriger avec "autoritaras", il éviterait autant que possible d'employer la "potestas", suivant l'exemple du conseil Metellus qui, selon ce que rapporte Cicéron, avait réussi à obtenir par son "autorité" personnelle, ce qu'il n'avait pu obtenir du fait de sa charge.

La tâche principale que s'était donnée l'actuel Directeur, et qu'il a su mener à bien, non sans avoir à vaincre de nombreuses difficultés, d'ailleurs, ni sans se heurter à de nombreux imprévus, c'était d'obtenir du Gouvernement les crédits nécessaires à la mise en route des travaux de construction du nouveau Collège, qui sera doté des perfectionnements les plus modernes qu'il soit possible d'apporter à des établissements de ce genre.

Le vieil édifice de l'Internat du Collège PEDRO II était dans un état tel que son remplacement s'imposait. Cependant, étant donné que la construction du nouveau Collège demandera au moins 4 ans, le premier soin du Directeur a été, naturellement, de faire exécuter, dans les bâtiments actuels, les réparations nécessaires: peintures, parquets, cuisines, installations sanitaires, tout a été remis à neuf et modernisé.

RÉDUCTION DU NOMBRE D'ÉLÈVES DANS LES CLASSES

L'une des principales préoccupations du Directeur est l'amélioration constante des études. Dans ce but, il a réduit le nombre des élèves dans les classes. Ce nombre est passé de 40 ou 50 à 25 au maximum,

ce qui permet aux professeurs d'être davantage en contact avec leurs élèves, et de les mieux connaître, pour leur plus grand bien.

PUNITIONS "DIRIGÉES"

Parmi les nouvelles mesures prises par le Directeur, il faut citer les punitions "dirigées", qui consistent à faire analyser par l'élève lui-même, sa propre faute, lorsqu'il a manqué à la discipline.

Le coupable peut ainsi indiquer les motifs qui l'ont conduit à commettre un acte reprehensible; il peut même tenter de prouver qu'il a été victime d'une erreur, voire d'une injustice. C'est le samedi, en retenue, que les élèves fautifs font leur rapport qui est étudié, ensuite, attentivement, par le propre Directeur.

Il n'est pas inutile d'ajouter que, dans plus d'un cas, l'attention du Directeur a, de la sorte, été appelée sur des points dont il lui aurait été difficile de se rendre compte autrement, ce qui lui a permis de prendre de nombreuses mesures favorables aussi bien à l'administration du Collège, qu'à l'enseignement qui y est donné.

Ce moyen a pour avantage également de développer chez l'élève le sens de la responsabilité, et le sentiment de la personnalité, tout en fournissant à la direction de précieux éléments psychologiques.

BIBLIOTHÈQUE

La Bibliothèque a été l'objet de l'attention toute spéciale du Directeur qui, sachant l'importance considérable qu'a la lecture dans l'éducation, s'efforce d'en développer le goût chez les élèves du Collège PEDRO II. Aussi toutes les classes sont-elles tenues de fréquenter la bibliothèque au moins deux fois par semaine. Les élèves sont libres de choisir les livres qu'ils veulent lire.

En 1949, la Bibliothèque de l'Internat a été abonnée à 27 revues, parmi lesquelles plusieurs revues françaises telles que: L'ENFANCE — LA REVUE PHILOSOPHIQUE — LA REVUE HISTORIQUE — L'INFORMATION GEOGRAPHIQUE — L'INFORMATION HISTORIQUE — LA REVUE DES DEUX MONDES — etc.

Le nombre des livres consultés, qui était de 10.128 en 1947, est passé à 11.532, en 1948, et à 26.641 en 1949.

Les ouvrages les plus lus, en 1949, ont été, par ordre décroissant: les portugais, les anglais, les français, les espagnols et enfin les latins. Il est intéressant de noter qu'en 1950, pendant les onze premiers mois de l'année, ce sont les ouvrages français qui occupent la première place.

En 1950, plus de 1.000 livres nouveaux sont venus enrichir la Bibliothèque, dont un grand nombre de livres français récents de culture générale, choisis parmi les meilleures oeuvres parues au cours de ces dernières années, ainsi que plusieurs reproductions de manuscrits

latins. C'est ainsi que nous y trouvons les oeuvres du Professeur Pignaniol.

La Bibliothèque de l'Internat du Collège PEDRO II, qui contient un grand nombre de livres rares et de grande valeur, en grande partie français, continue donc ainsi d'être l'une des plus riches et des plus modernes bibliothèques du Brésil, principalement depuis les dernières acquisitions faites par l'actuelle direction, pour le plus grand bien des élèves.

DIVERTISSEMENTS

Tous les jeudis, les élèves ont une séance de cinéma, où leur sont donnés des films récréatifs et éducatifs.

Entre autres innovations, l'actuelle direction du Collège a également fondé un CLUB AGRICOLE, dont peuvent faire partie tous les élèves qui le désirent et où leur sont enseignées pratiquement les principales cultures. Cette initiative a obtenu immédiatement le plus grand succès, et le club a groupé tout de suite un grand nombre de membres. Cette fondation, qui constitue une excellente diversion aux travaux intellectuels, contribue à faire naître chez les jeunes le goût pour les choses de la terre, en orientant plus d'un vers la carrière si utile de l'agronomie.

Une section d'aviiculture a été également créée, qui s'est développée rapidement, et qui compte aujourd'hui plus de 100 volailles de diverses espèces.

BOURSES D'ÉTUDES

Une autre initiative heureuse prise par l'actuel Directeur, en 1950, et qui a eu une répercussion considérable, est la création de bourses nouvelles.

Étant donné que le Collège PEDRO II est le Collège Modèle du Brésil, sur lequel doivent se guider les autres établissements d'enseignement secondaire, il était juste et désirable qu'il fût le plus connu possible, non seulement dans la capitale, Rio de Janeiro, mais encore sur tout le vaste territoire. Dans ce but, une bourse d'études a été établie, pour des élèves de première et de deuxième années, pour chacun des Etats et Territoires qui composent la Fédération des Etats-Unis du Brésil. Tous les gouverneurs des Etats et Territoires ont adhéré immédiatement avec enthousiasme à cette innovation. Et lors de la rentrée des classes, le 1.º Mars, l'Internat du Collège PEDRO II comptait déjà, au nombre de ses internes, des boursiers venus du Paraná, du Piauí, du Maranhão, du Ceará, du Rio Grande du Nord, de l'Etat de Bahia, du Goyaz, du Mato Grosso, de l'Etat de Rio de Janeiro, de Minas Gerais, du Paraná, de Santa Catarina et du Rio Grande du Sud. Les nouveaux aménagements permettront de recevoir, en 1951, un nombre plus grand encore de boursiers.

Ces boursiers, qui sont défrayés de tout, sont entretenus par le Collège qui leur fournit même leurs uniformes et leurs trousseaux.

Ils sont choisis par les autorités de leur état respectif, parmi les élèves ayant obtenu une moyenne d'au moins 7 sur 10, dans l'ensemble des matières étudiées l'année précédente. Ces bourses constituent donc, outre une mesure destinée à favoriser l'unité brésilienne, à élever le niveau de l'instruction, et à stimuler les enfants dans leurs études, sur tout le territoire, une récompense magnifique pour les meilleurs élèves des Etats.

GRATUITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Autrefois, le nombre des élèves gratuits acceptés à l'Internat du Collège PEDRO II était fixe, et relativement restreint. Actuellement, la gratuité est assurée à l'élève qui n'est pas en mesure de payer ses études, et qui reçoit, non seulement l'entretien et l'enseignement, mais encore ses uniformes et un trousseau complet.

L'Internat du Collège PEDRO II compte actuellement 180 internes et 50 demi-pensionnaires. Les nouvelles installations en cours d'édification permettront d'augmenter considérablement ces nombres.

UNIFORME

Les élèves sont tenus au port de l'uniforme. Celui-ci est en toile kaki, assez semblable à un uniforme militaire, et composé d'un pantalon à passepoil bleu, et d'une tunique à col ouvert et à poches rapportées, avec pattes d'épaules. Les revers du col portent des écussons bleu-clair sur lesquels sont brodés, en blanc, les insignes du Collège, qui consistent en une branche de laurier stylisée. La chemise est blanche et la cravate noire. L'uniforme des dimanches est le même, mais blanc, avec boutons et insignes bleus ou dorés. Il est complété par un ceinturon bleu, genre ceinturon militaire et des épaulettes bleues. Un bonnet de police complète l'uniforme de tous les jours, et un képi bleu clair à fond plat débordant, et à visière rigide, genre képi d'officier, la tenue habitée. Sur les manches, enfin et sur les épaules les élèves portent des insignes et des brassards selon leur classe.

E. L. B.

HONORÉ DE BALZAC

(1799-1850)

RICARDO RODRIGUES VIEIRA
Professeur Chef de Français au Collège Pedro II.



U moment d'écrire quelques lignes sur Honoré de Balzac, mort il y a un siècle, j'éprouve une angoisse profonde, pareille sans doute, à l'angoisse qu'éprouvent ceux qui craignent d'être inférieurs à la tâche qu'ils ont acceptée.

Il fut si grand! Tellement grand qu'il figure, comme l'a dit un écrivain de race, "un de ces grands chênes gaulois dont nous admirons l'ampitude, sous les ramures duquel nous cherchons instinctivement un abri, dont nous sommes trop petits pour apercevoir le sommet, dont nous ne voyons pas ce qu'il emprunte et ce qu'il donne à la terre où il pousse ses racines, à l'air où il baigne très au-dessus de tous les arbres qui l'entourent et dont le large bruissement qui sort de ses branches étouffe les voix confuses."

Mais, par où commencer? Faire un choix? Difficile!

Je vais cependant essayer d'écrire quelques lignes sur l'homme et sur son œuvre, sans avoir la prétention d'innover, de dire des choses nouvelles, mais en restant en dehors, autant que possible, du cadre habituel des livres de classe.

L'homme, d'abord: Il fut d'une imagination débordante. C'est ainsi qu'en écrivant son roman Eugénie Grandet, il dit un jour, à quelqu'un qui lui parlait d'un parent malade: "Tout cela est bien, mais revenons à la réalité, parlons d'Eugénie Grandet."



Ricardo Rodrigues Vieira

Une autre fois, il erra toute la nuit, en robe de chambre et en pantoufles, dans la campagne... et à travers le roman qu'il était en train de préparer!

Il écrivait la nuit entière, vêtu de la robe blanche des dominicains, sa cafetière à côté de lui pour lutter contre le sommeil. L'abus du café soulennait ses forces chanancelantes et excitait l'inspiration, mais devait finir par le terrasser.

Il était d'une vanité sans mesure qui lui faisait dire: "Il n'y a que trois hommes à Paris qui sachent leur langue: Hugo, Gautier et moi." Et il avait écrit sur le socle d'une petite statue de Napoléon: "Ce qu'il n'a pu achever par l'épée, je l'accomplirai par la plume."

Il avait la manie des affaires. C'est ainsi qu'il pensa à l'importation des bois de Russie en France, à la plantation d'ananas aux Jardies, près de Sévres, à l'installation d'une laiterie modèle. Il se fait éditeur, il achète une imprimerie, une lingerie de caractères. Spéculations malheureuses qui lui coûtent de l'argent, encore de l'argent, toujours de l'argent! Alors il s'enferme dans son cabinet et il écrit des ouvrages à n'en plus finir. Il travaille comme un forçat, jour et nuit, pour payer ses dettes.

A cinquante ans, épuisé par ce labeur forcé, il meurt à Paris, dans une maison de la rue qui porte aujourd'hui son nom.

L'œuvre: *La Comédie humaine*: Nombre énorme de livres composés sans plan et au hasard. Balzac voulait écrire une histoire de la société française du XIX^e siècle, à laquelle il donna le nom de *Comédie humaine* et qu'il divisa en scènes de la vie privée (Le Colonel Chabert, Gobsek, Modeste Mignon, La Maison du chat qui pelote), scènes de la vie de province (Eugénie Grandet, Le Lys dans la vallée, Le Curé de Tours, Ursule Mirouet, Illusions perdues, La Rabouilleuse), scènes de la vie parisienne (Le Père Goriot, Grandeur et décadence de César Bircoteau, La Cousine Bette, Le Cousin Pons), scènes de la vie politique (Une Ténébreuse affaire), scènes de la vie militaire (Les Chouans), scènes de la vie de campagne (Le Médecin de campagne, Le Curé de village, Les Paysans). Toutes ces scènes appartiennent aux *Etudes de mœurs*. Il y a aussi des *Etudes philosophiques* (La Peau de chagrin, La Recherche de l'absolu, Louis Lambert, Séraplita) et des *Etudes analytiques* (La Physiologie du mariage).

Pas moins de 97 volumes font partie de cette œuvre immense qui en devait comprendre environ 150, si Balzac avait pu l'achever! Plus de deux mille personnages s'agitent sous les yeux du lecteur ahuri. Et quels personnages! Toutes les classes de la société sont représentées dans cette galerie immense, pleine de peintures qui seront toujours vivantes. Balzac nous donne l'impression d'un observateur profond; il peint les hommes mieux que ne les avaient peints les autres écrivains de la période romantique. On se demande comment et où il a pu connaître tout ce monde. Sans doute, et il nous l'a dit lui-même: "Comment voulez-vous que j'aie le temps d'observer, j'ai à peine celui d'écrire". Il faut donc nous rendre à l'évidence, il nous faut accepter

les choses telles qu'elles sont en réalité: Balzac n'a jamais connu la plupart de ses personnages. C'est fantastique, mais cela est vrai, et nous le rend plus grand encore à nos yeux!

Ses personnages il les a donc créés lui-même, mais il ne pense qu'à eux, il ne vit que pour eux, au milieu d'eux et, comme l'a dit justement l'abbé Calvet: "Il vit avec eux dans une société plus réelle que celle qu'il coudoie quand il sort, quand il sort de son bureau où il décide de leur destinée. Il entre lui-même dans l'illusion. Un jour, il annonce à ses amis que Félix de Vendresse se marie et qu'il fait un riche mariage. Après avoir placé le docteur Bianchon au chevet du lit de mort de tous ses héros, il s'écrite lui-même, dans le délire de son agonie: Qu'on aille me chercher Bianchon, lui me guérira."

Que penser maintenant de son style? On prétend qu'il écrit mal mais, comme le dit Kléber Haedens: "Cette affirmation baroque commence à s'atténuer, mais elle a résisté longtemps à l'assaut des critiques bien inspirés. Si la seule façon de bien écrire est de composer des phrases harmonieuses et des périodes à la manière de Chateaubriand, Balzac écrit mal. Mais si le mouvement, la puissance et la chaleur de la vie sont les éléments d'une certaine nature de style, Balzac est un des plus grands écrivains qui soient."

Enfin, pour terminer, figure ci-dessous, selon Michel-Maurice Guillaume, un petit tableau des principaux ouvrages de Balzac où sont marqués, l'époque, le lieu de l'action et le thème social ou familial:

Eugénie Grandet. Restauration; Saumur; la tyrannie exercée par un avaro sur les siens.

Le Curé de Tours. Restauration; Tours; les intrigues de la vie de province.

Illusions perdues. Restauration; Angoulême et Paris; la petite industrie et la haute société provinciales; le journalisme parisien.

Ursule Mirouet. Monarchie de Juillet; Nemours (Saine-et-Marne); la dispute d'un héritage.

La Rabouilleuse. Restauration; Issoudun (Indre); les anciens officiers de l'Empire.

Le Père Goriot. Restauration; Paris; les folies de l'amour paternel.

César Bircoteau. Restauration; Paris; le monde du commerce et de la haute banque.

La Cousine Bette. Monarchie de Juillet; Paris; la jalousie et le vice dans une famille.

Le Cousin Pons. Monarchie de Juillet; Paris; les collectionneurs.

Une Ténébreuse affaire. Consulat et Empire; Champagne; l'ancienne noblesse et la police.

Les Chouans. Consulat; Bretagne; l'insurrection royaliste.

Le Médecin de campagne. Restauration; Dauphiné; l'influence d'une âme d'église sur le peuple.

Les Paysans. Restauration; Bourgogne; le morcellement de la propriété et la vie des cultivateurs.

La Recherche de l'absolu. Empire et Restauration; Douai; les ravages causés dans une famille par l'idée fixe d'un inventeur.

"FRANÇAIS, JE CROIS EN VOUS"

BEATRIX REYNAL.



O princípio da guerra passada, no momento em que a França estava vencida, esmagada por um opressor implodioso, várias vezes mais poderoso do que ela, e quando se podia temer que o nazismo fosse mergulhar o mundo nas trevas do seu totalitarismo monstruoso, aqui, no Brasil, uma voz corajosamente se levantou, a da poetisa francesa Beatriz Reynal. O seu grito de "SAINTE LIBERTÉ" que lançou na fase mais trágica da invasão, em junho de 1940, foi seguido logo de outro: "FRANÇAIS, JE CROIS EN VOUS". Tal foi a sua repercussão, neste vasto Brasil onde tanto se ama a França, que foi escolhido, depois, por sua autora e pelo Ministério da Educação, para ser o nome das irradiações especiais que ela organizou, e que, semanalmente, se fizeram durante mais de um ano e meio, na estação de rádio do Ministério da Educação. Neste programa dedicado à França, e que teve um sucesso considerável, colaboraram numerosos brasileiros dos mais eminentes.

Depois da guerra, a poetisa Beatriz Reynal, que foi chamada "a Poetisa da Vitória", e que tanto fez para o Brasil, e os Aliados, assim como para os estudantes, foi contemplada com a mais alta condecoração francesa desta guerra: a "Médaille de la Résistance", e recebeu, também, por sua corajosa atitude, e sua inesgotável dedicação, o "Cruzeiro do Sul".

Segue o famoso poema, que, mais do que nunca, conserva sua atualidade, no meio da tragédia na qual o mundo se debate.

FRANÇAIS, JE CROIS EN VOUS...

Français, je crois en vous, et malgré la tourmente
Qui passe, en ce moment, sur notre cher pays,
Je sens, de votre amour, toute la flamme ardente,
Celle qui vous rend forts, même en étant meurtris.

Les souffrances sans nom dont vous êtes victimes
N'ont pu décourager votre espoir souverain,
De chasser l'opresseur aux innombrables crimes,
Qui font douter de tout, même de l'être humain.

Un peuple comme vous résiste à la déroute,
Car, s'il fut abattu, c'est par la trahison,
Mais il se reprendra, de cela, nul ne doute,
Et les traîtres maudits n'auront aucun pardon.

Vous vous battez encore avec un beau courage;
C'est de cet idéal que vous parlez tout bas;
La vaillance chez vous est un juste apurage;
Ceux qui vous calomnient ne vous connaissent pas.

Ils ne vous ont pas vus lutter sous la rafale
De fer, de feu, de sang, sublimes de grandeur;
Ils n'ont pas vu peser sur vous l'heure fatale
Où tout était perdu, mais pas encor l'honneur,
C'est de vous que, demain, reviendra la Lumière,
Ô France malheureuse au tragique destin!
Bientôt vous brillerez à la place première,
Et montrerez alors aux hommes leur chemin.

Nota: Os textos traduzidos no PROGRAMA FRANÇAIS, JE CROIS EN VOUS! foram reunidos, logo depois da guerra, em um magnífico volume que foi publicado pelo Ministério da Educação e Saúde, sob o título: FRANÇEZES NOS CREMOS EM VÓS!



NO de 1850! Há um século, exatamente, nasceu, na França, aquele que mais tarde seria o sucessor do grande Moissan na Sorbonne: Henry Le Chatelier!

Tive a ventura de ser seu aluno em 1919, na Sorbonne, quando me preparava para a obtenção do certificado de estudos superiores de *Química geral*, o mais importante dos certificados de estudos superiores que conduzem à *Licença* em ciências químicas.

Le Chatelier, duas vezes por semana, discorria sobre os *Metais* enquanto as outras matérias eram assim distribuídas: Marcel Guichard encarregava-se do estudo dos *Metais*; as leis e as teorias químicas eram ensinadas por Urbain; os ilustres professores Blaise e Haller cuidavam da *Química orgânica* e, finalmente, o velho Ouvrard, sempre atencioso e solícito, dedicava-se à árdua tarefa de ministrar as aulas práticas e de dirigir os trabalhos de laboratório.

Henry Chatelier, como acabamos de ver, limitava o seu ensino ao estudo dos metais. Já idoso e ouvindo mal, não possuía mais aquele entusiasmo, aquela vida que tanto abrilhantavam as preleções de Blaise e de Urbain! Mas, nós, o ouvíamos com respeito e com atenção porque não ignorávamos a sua fama e o extraordinário alcance de seus trabalhos!

* * *

Henry Le Chatelier teve uma infância privilegiada. Seu pai, Louis Le Chatelier, cursou a famosa Escola Politécnica de Paris e, após formar-se em 1836, foi um dos criadores das estradas de ferro na França, o iniciador do processo Martin-Siemens na metalurgia e um dos fundadores da metalurgia do alumínio. Possuía inúmeras relações no mundo científico: O general Morin, o grande Henri Sainte-Claire Deville e o afamado químico Jean-Baptiste Dumas eram seus íntimos e o visitavam amanhadas vezes.

Foi neste ambiente de amor ao trabalho científico que o jovem Henry viveu os anos de sua infância e os primeiros de sua adolescência.

Seu pai guardara, de seu tempo de estudante, a paixão pela ciência de Lavoisier e passava seus momentos de lazer num pequeno laboratório instalado em sua casa. Assim sendo, não é para estranhar que seu filho, muito cedo, mostrasse inclinação pelos mesmos estudos.

Aluno, por sua vez, da Escola Politécnica, Henry Le Chatelier revelou-se logo um estudante extremamente brilhante e conseguiu o primeiro lugar na sua turma. Como prêmio de seus esforços e de tão honrosa classificação, obtinha êle o título de Engenheiro do Estado com o qual ingressava na Escola de Minas. Dois anos mais tarde, Daubrèe, que ingressava na Escola de Minas. Dois anos mais tarde, Daubrèe, diretor, o convidava para um lugar de professor. Durante cinco annos, Henry Le Chatelier lecionou na Escola de Minas, primeiro *Química industrial* e, em seguida, *metalurgia*, a pedido de Lan, successor de Daubrèe na direção do estabelecimento.

Após a morte de Moissan, Henry Le Chatelier era nomeado seu successor na Sorbonne. Nessa ocasião, sua aula inaugural constituiu um verdadeiro acontecimento! Le Chatelier discursou, então, sobre a vida e a obra de seu antecessor, pondo em relevo, de modo eloquente, a beleza de uma e o valor da outra.

Que dizer, agora, do professor? Como professor, Le Chatelier foi sempre de opinião, e sempre insistiu neste ponto de vista, de que a ciência é uma só, de que não podemos separar a ciência pura da ciência aplicada. Para êle, a distinção entre ciência pura e ciência aplicada é artificial, pois, quando um sábio faz uma descoberta, não é possível saber logo se a referida descoberta dará lugar a applicações interessantes. Assim é que Berthelot, ao descobrir o acetilênio, não poderia imaginar que sua descoberta daria lugar, cinquenta annos mais tarde, a uma industria importante! Da mesma forma, Lord Rayleigh e Ramsay nunca poderiam imaginar que os gases raros do ar, por êles descobertos e isolados, após ingentes esforços, seriam um dia utilizados, um dêles, o hélio, no enchimento de balões e outro, o neônio, em anúncios luminosos!

Assim sendo, Le Chatelier dedicou muito de sua atenção aos problemas industriais. Importantes progressos técnicos são devidos a êle, principalmente nas indústrias das calces e dos cimentos e na metalurgia moderna. Eis, a respeito desta última, o que diz seu discípulo Léon Guillet: "É sobretudo nas pesquisas sobre ligas que Henry Le Chatelier foi realmente um chefe de escola. Simplificando, antes de mais nada, os métodos e toda a técnica da metalografia microscópica, permitindo-lhe assim transportar os laboratórios de pesquisas para entrar nos laboratórios industriais, dando a solução universalmente admittida do microscópio especial, applicando, frequentemente com novos aparelhos, a análise térmica, a dilatometria, as medidas de resistência elétrica e outros métodos físicos à constituição das ligas, determinando com exactidão os novos ensaios mecânicos, como os que fornecem a dureza e a resistência ao choque, forçando enfim a atenção dos sábios e dos industriais sobre a necessidade da união da ciência e da industria, do laboratório e da usina, Henry Le Chatelier foi seguramente a personali-

dade que teve no mundo inteiro a influencia mais accentuada e mais feliz sobre a evolução da metalurgia entre 1885 e 1936".

Seus trabalhos sobre calces hidráulicas e cimentos são, também, soberbamente conhecidos e, fato digno de nota, foram êles que levaram Henry Le Chatelier ao estudo da mecânica química, pelo grande número de exemplos de equilibrio químico por êles apresentados.

E, assim, chegamos à parte principal da obra de Henry Le Chatelier: aquela que figura em todos os tratados de *Química geral*, aquela que a posteridade guardará com carinho: a lei do deslocamento do equilibrio ou lei de Le Chatelier!

Foi em 1884 que, pela primeira vez, Henry Le Chatelier deu um enunciado geral da lei do deslocamento do equilibrio, lei que, com Marcel Peschard, enunciaremos da seguinte maneira: "Qualquer aumento de pressão de um sistema em equilibrio estável dá lugar a uma reação cujo sentido é tal que, se ela fôsse efetuada a temperatura constante e sob pressão constante, produziria uma diminuição de volume."

Da mesma forma, uma diminuição de pressão dá lugar a um aumento de volume.

A lei de Le Chatelier encontra no terreno industrial, terreno, como já vimos, da predileção do Mestre, inúmeras applicações cuja mais importante é, sem dúvida, a síntese da amônia realizada pelo illustre químico alemão Haber.

O sábio Francês deveria ter realizado essa síntese antes de Haber. Foi o maior erro de sua carreira científica! Mas, vejamos como êle mesmo nos conta a sua desventura: "Eu deixei escapar de minhas mãos a descoberta da síntese da amônia. É o maior erro da minha carreira científica. Eu deveria ter realizado essa síntese cinco annos antes de Haber. Eu tinha, de fato, adorado exaltadamente nas minhas pesquisas as condições que, finalmente, conduziram ao êxito: pressão, 200 kg.; temperatura, 600°, catalisador, ferro metálico."

Como êle mesmo soube reconhecer em tempo, com toda a lealdade, a falta de calma, de perseverança, de vontade, eis a causa de seu revés.

Agora, para terminar, que dizer de seu caráter? Apenas isso: guiado por sólidos principios, Henry Le Chatelier foi sempre, em todos os momentos de sua vida, um homem de bem!

LA MAISON DE SANTOS DUMONT A PETROPOLIS

EDGARD LIGER-BELAIR.

Ex-Photo Aviateur pendant la guerre 1914-1918.



EST une petite maison, toute simple, un chalet plutôt, comme on en voit partout dans les montagnes de France et de Suisse, et qu'on serait étonné de trouver là, en plein Brésil tropical, si c'était ailleurs qu'en cette délicieuse petite ville presque européenne, à laquelle le dernier empereur, Pierre II, son fondateur, voilà cent ans, a donné son nom, et qu'il a peuplée de montagnards venus d'Helvétie.

D'ailleurs, ne sommes-nous pas en pleine montagne? Partout, autour de nous, s'élèvent des versants abrupts et boisés, couverts de végétations luxuriantes, où les "arbres de carême", au mois de février, mettent l'ardeur de leurs taches violettes, et les "ipés", en décembre, l'or éclatant de leurs branches fleuries.

C'est là que Santos Dumont, après tant d'années de luttas et de gloires dans la vieille Europe, pour s'y recueillir, pour y finir de vivre, a caché sa maison.

C'est tout de suite à droite, la première d'une rue en pente, où les habitations sont tellement perdues dans la verdure merveilleuse, qu'on ne sait pas bien si c'est encore une rue, à la fin de la ville, ou bien l'entrée de la forêt.

Nulla autre rue ne porte mieux son nom, car c'est la "rua do Encanto", la rue de l'enchantement. A répéter son nom, lorsqu'on la découvre, on en reçoit un choc heureux qui fait douter du hasard des coïncidences.

Et l'on reste rêveur à la vue de la petite maison de celui qui, pendant si longtemps, avait fait du ciel sa demeure. On est surpris, à la pensée que soit ainsi venu finir ses jours, tout seul, dans la solitude tranquille et douce d'un fond de vallée, dans ce lieu privé d'horizons, celui qui qui avait voulu être, et était devenu le génial escaladeur des espaces, le vainqueur de tous les horizons.

Et l'on se défend mal d'une angoisse, à imaginer le drame qui a peu à peu conduit cet homme simple et bon, dans son intrépidité tenace et réfléchie, à venir s'enterrer ainsi, à la fois près et loin des hommes,

pour y vivre ses dernières années, renonçant à toutes les cimes, jusqu'à celles de la gloire.

Les lèvres restent closes quand l'âme parle. Aussi est-ce en silence qu'une fois le premier émoi passé, l'on s'approche du nid de l'aigle. Car c'en est un. La villa est accrochée à la roche presque à pic. Et l'accès en est malaisé. Il faut monter un long et raide escalier de bois où ne peut passer qu'une personne, non seulement parce qu'il est étroit, mais encore parce qu'il offre cette particularité d'être composé non pas de marches entières, mais de demi-marches qui vous empêchent de le monter à votre gré. Force est au visiteur, comme ce l'était à Santos Dumont lui-même, d'en commencer l'ascension du pied droit, la première demi-marche et les impaires étant faites pour ce pied, et les paires pour le seul pied gauche.

Superstition semblable à tant d'autres? On assure que Santos Dumont, comme tous les grands hommes, avait les siennes. Ou défense contre les importuns, en leur rendant la montée difficile? Ou bien encore besoin, désir de solitude absolue, après tant de lustres vibrants au milieu des foules enthousiastes? Sans doute. Mais pourquoi n'y voir point aussi autre chose qu'un caprice, une preuve de plus de son génie, de ce génie fait à la fois de hardiesse et d'idéal, de conscience raisonnée et courageuse, de labeur calme et prévoyant, et de méthode, qui lui a permis, à lui qui a été le premier humain de notre ère à se diriger sur les chemins de l'air, d'y triompher et d'en redescendre, ô merveille! toujours sûr? N'aurait-il point voulu monter par là que la montée, pour l'homme, est difficile, et quelle n'est permise qu'à ceux qui savent se soumettre à la discipline des règles?

Mais nous voici au pied du léger édifice. Et c'est une émotion nouvelle. Car le lieu porte un nom dont la lecture vous frappe en plein visage: "Encantada", la villa "Enchantée". Dans ce décor d'enchantement, nul autre nom ne conviendrait mieux. Car, du seul de la bâtisse, l'oeil qui s'était mal résigné à l'encerclement vert du vallou environnant, découvre soudain des points de vue. L'allègement qu'on en ressent est joyeux comme une délivrance. Oui, c'est bien la villa "Enchantée"! L'on s'en veut d'avoir cru, là, en bas, que Santos Dumont aurait pu renoncer aux espaces. Sa maison est bien une cellule, mais ce n'est pas une cellule comme les autres, où le regard vous fait mal, à se heurter trop vite aux choses. Il avait voulu la retraite, certes. Mais l'aigle ne saurait vivre longtemps au fond d'un trou. Même en cage, il lui faut des échappées. Aussi découvre-t-on sans étonnement, de l'autre côté de la maison, les escaliers qui conduisent à une étroite passerelle reliant la roche qui enserre le jardin, au toit de la villa surmonté d'une petite terrasse.

L'accès, à vrai dire, n'en est pas périlleux, mais le vertige l'interdit certainement à beaucoup. Chez tout autre que chez Santos Dumont, on serait en droit de trouver étrange ce fragile et malcommode échafaudage. Mais quiconque connaît les conditions dans lesquelles Santos Dumont a effectué ses premières ascensions, fait aussitôt le rapproche-

ment entre cette branlante passerelle jetée au-dessus du vide, et cette minuscule terrasse, et les frêles armatures de bois, de corde et de métal qui constituait les nacelles des premiers dirigeables de celui qui a été le Père de la dirigibilité dans l'espace.

C'est sur cette passerelle, sur ce toit, que Santos Dumont venait, dans un pareil isolement, retrouver l'atmosphère de ses premiers vols, et revenir, devant ces commencements d'horizons, ses heures rudes et fécondes et victorieuses d'autrefois. L'aigle était resté l'aigle, au sein de sa retraite volontaire.

C'est ce toit, c'est cette passerelle qui ont fait pour Santos Dumont, de sa villa, la villa "Enchantée". Et cela seulement sans doute, car l'intérieur en est presque pauvre. Une simplicité monacale y règne. Peu de meubles, et rudimentaires. Une grande pièce forme le rez-de-chaussée, au fond de laquelle est une galerie de bois où l'on grimpe par un escalier si rudimentaire que c'en est presque une échelle. Là dormait Santos Dumont, sur une sorte de coffre où, durant la journée, il enfermait la literie. Tout ici est ascétisme, tout est mépris des splendeurs matérielles, digne des seules grandes âmes. Pauvre maison "enchantée"! Pauvre de richesses vénales, en vérité! Mais si riche d'autres trésors! Non pas qu'elle contienne beaucoup de souvenirs visibles du premier des hommes-oiseaux: elle n'est encore qu'un commencement de musée. Mais, dans sa banalité, que de rêves elle a dû permettre, pour qu'il l'ait appelée ainsi, à ce vainqueur modeste, au Père des Ailes dirigées!

Combien de fois, chaque jour, son esprit s'envolait-il vers la France, vers la terre bien-aimée qu'il avait choisie pour y réaliser sa loi?

O cette terre de France, désir ardent de sa jeunesse, témoin de ses peines, de ses efforts et de ses triomphes, objet de sa vénération et de ses bienfaits, comme on la sent présente entre ces murs ternes!

Et devant son portrait archaïque, si étonnamment énigmatique, qui, tout petit, remplit pourtant la chambre où a vécu et qu'à quittée, un jour de 1932, la Père de l'Aviation, l'on se prend à répéter la réflexion de Pascal, cet autre génie; pour la lui appliquer: "L'homme est un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant!"

UNE OEUVRE INÉDITE D'AUGUSTE COMTE



USSI étonnante que la chose puisse paraître, malgré tous les moyens multiples et perfectionnés d'investigation et de divulgation dont dispose notre siècle, il existe encore des oeuvres ignorées, des plus grands penseurs et des principaux écrivains, pour n'avoir pas encore

été publiées.

C'est ainsi qu'a paru récemment, à Rio de Janeiro, un travail inédit d'un philosophe français, et non des moindres, puisqu'il s'agit d'Auguste Comte, le père de la Sociologie et du Positivisme, celui que Gambetta a proclamé le plus grand penseur du 19^e siècle, que Fagnet considérait comme le plus grand esprit qu'ait eu la France, depuis Descartes, et dont Renan a déclaré qu'il était un porte-drapeau dans l'histoire de la philosophie.

L'ouvrage a pour titre: "PREMIER MÉMOIRE SUR LA COSMOGONIE POSITIVE, contenant une vérification mathématique de l'hypothèse proposée par Herschel et Laplace, pour expliquer la formation de notre système solaire. — Par Auguste Comte, ancien élève de l'École Polytechnique, répétiteur d'Analyse Transcendante et de Mécanique Rationnelle à cette École. — Lu à l'Académie des Sciences, à Paris, les 19 et 26 Janvier 1835."

AUGUSTE COMTE, cédant à maintes sollicitations, avait, en 1835, accepté de poser sa candidature à l'Académie des Sciences. C'est dans ce but qu'il a composé ledit mémoire qu'il lut, au cours de deux séances, devant les Académiciens réunis. Cependant, il comptait, au sein de la docte assemblée, un ennemi puissant, en la personne de Dominique François Arago. Et celui-ci fit en sorte que l'ouvrage fût classé aux archives.

Il dormait donc là, dans les vastes archives de l'Académie des Sciences, depuis plus de cent ans, inexplicablement inconnu de tous; et il y dormirait encore, s'il n'en avait été tiré par les soins d'un Brésilien illustre, Professeur à l'École Polytechnique de Rio de Janeiro, le Dr. Paulo Carneiro, représentant du Brésil à l'UNESCO.

Celui-ci obtint l'autorisation de le copier, et en envoya la copie au Brésil où Auguste Comte est tout particulièrement révéralé, et où le Positivisme a compté et compte encore, parmi ses adeptes, les hommes les plus éminents.

Ce Mémoire, traduit en portugais par M. CASTILHOS ГОУССОНЕНА, écrivain et historien brésilien, a été lu par lui, le 21 Juin 1949, à la Société Brésilienne de Philosophie. Il a prononcé, à ce propos une remarquable conférence qui a eu un grand retentissement dans les milieux scientifiques brésiliens, aussi bien qu'à l'étranger, et qui a été publiée, au cours de cette année, traduite en français, à la suite du texte intégral du Mémoire d'Auguste Comte, par les soins d'un groupe de positivistes, en un fascicule intitulé: "AUGUSTE COMTE ET L'HYPOTHÈSE COSMOGONIQUE HERSCHEL-LAPLACE" ("Journal do Commercio" — Rodrigues e Cia. — Rio de Janeiro — 1950).

C'est donc au Brésil qu'est revenu ainsi l'honneur de publier, en première édition, une oeuvre importante d'un des plus grands et des plus clairvoyants philosophes de l'Humanité.

E. L. B.

LE COLLÈGE PEDRO II

EDGARD LIGER-BELAIR
Professeur de Français au Collège
Pedro II



ENDANT longtemps, ce sont les Jésuites qui ont eu, au Brésil comme dans beaucoup d'autres pays, le monopole de l'enseignement — enseignement gratuit, d'ailleurs.

Mais, en 1759, le fameux ministre portugais le Marquis de Pombal, qui était leur implacable ennemi, décida de les expulser. L'enseignement passa alors aux mains des Bénédictins, des Carmes et des Franciscains.

Cependant, à partir de cette époque, l'éducation cessa d'être un monopole des religieux. Un "impôt littéraire" fut créé, destiné à la fondation et à l'entretien de l'enseignement laïque.

Il existait alors à Rio de Janeiro, deux séminaires: Saint Joachim et Saint Joseph. Tous deux avaient une grande réputation. Mais il semble que les directeurs de ces séminaires n'aient pas toujours été à la hauteur de leur tâche. L'un et l'autre périçlièrent, tant et si bien que Saint Joseph finit par être vendu, et qu'il ne resta plus que Saint Joachim. Celui-ci ne devait pourtant pas continuer bien longtemps. En 1818, il fut purement et simplement supprimé, et transformé en... caserne.

En 1822, le Brésil, se séparant de la mère-patrie, le Portugal, proclama son indépendance, et devint pays libre. L'un des premiers soins de ses hommes d'état fut l'enseignement. Tâche difficile, en vérité, et telle que ce ne fut qu'en 1831, qu'il fut établi sur des bases définitives. Cette même année, l'ex-séminaire Saint Joachim cessa d'être caserne, pour redevenir une maison d'enseignement.

Cette nouvelle transformation ne fut toutefois pas très heureuse, et l'enseignement donné dans cet établissement laissa vite à désirer.

Or, il arriva que, en 1837, le régent Ferrió fut remplacé par Araújo Lima. Secondé par le Ministre BERNARDO DE VASCONCELOS, homme de bien et d'une rare activité, le nouveau régent résolut de relever l'ancien séminaire, et de le transformer en un établissement modèle d'études secondaires.

Et pour qu'il fût évident pour tous qu'il entendait mener à bien son entreprise, il lui donna le nom de Pedro II (Pedro Segundo), le

mettant ainsi officiellement sous la protection du jeune empereur, qui n'était alors âgé que de douze ans.

Et pour l'inauguration du Collège, il choisit la date anniversaire de la naissance de celui-ci: le 2 Décembre.

Cette inauguration eut lieu avec une pompe extraordinaire. Dans le rapport que le Chargé d'Affaires de France adressait dès le lendemain à son gouvernement, il en est fait une longue et intéressante description.

Dès le 31 Janvier suivant, le Collège recevait son statut officiel.

C'est à l'architecte français GRANDJEAN DE MONTIGNY, de la mission intellectuelle française, le propre fondateur de l'École des Beaux-Arts de Rio de Janeiro, que fut confiée la réforme du séminaire, et son adaptation à la nouvelle fin à laquelle il était désormais destiné. Les travaux de réparation et d'aménagement furent poussés si bien que, le 25 Mars 1938, jour de l'Annonciation, et anniversaire de la proclamation de la Constitution Brésilienne, il put être procédé à l'ouverture du Collège. Celle-ci se fit avec un grand éclat. Le jeune Pedro II en personne présidait la cérémonie, accompagné de ses sœurs, dont l'une, la princesse Francisca devait épouser, peu de temps après, le prince de Joinville, le propre fils du roi de France Louis Philippe. Tout le Rio de Janeiro intellectuel était présent.

Le recteur qui avait été récemment nommé, FRIE ANTONIO DE ARRABIDA, évêque titulaire de Anemuria, lut à cette occasion le discours qu'il avait reçu la veille du Ministre BERNARDO DE VASCONCELLOS. Dans ce discours-programme, il était bien spécifié que le Collège Pedro II était destiné à être le collège-modèle, sur lequel devait se guider, dans la suite, tous les établissements d'enseignement secondaire du Brésil. "*Commander sans despotisme, et obéir sans servilisme*", telle serait la grande règle qui servirait de directive dans ce Collège.

Après le discours, Pedro II, avec ses sœurs, parcourut le Collège tout entier, et ses dépendances, s'arrêtant longuement dans chacune des pièces, et s'intéressant visiblement à tout ce qu'il voyait. Cet intérêt pour l'éducation, et cette prédilection pour le Collège qui portait son nom, Pedro II devait toute sa vie en donner maintes preuves. Jusqu'à sa mort, il ne cessa d'étudier et de s'occuper personnellement du Collège.

De son côté, le fondateur du Collège, le Ministre BERNARDO DE VASCONCELLOS, continua à veiller sur lui avec un soin tout particulier, s'efforçant de le développer, de perfectionner son enseignement, et de lui donner le prestige qu'il avait rêvé pour lui.

Il tint lui-même à intervenir dans le choix des premiers livres qui y furent adoptés, et parmi lesquels figuraient plusieurs ouvrages français traduits en portugais, tels que les manuels de Poizan et Gaiz, pour l'histoire; de Derozoir et Dumont, pour l'histoire Romane; de Barriuel, pour la Philosophie, et de Lacroix, pour la Géométrie.

Quant aux Professeurs, ils furent également choisis judicieusement, non seulement pour leurs connaissances, mais encore pour leurs

qualités morales. Aussi ne tardèrent-ils pas à acquérir un grand renom. C'est le 29 Avril que furent faites les premières nominations de professeurs. Tous étaient jeunes, amis de la France, imbus de culture française. Plusieurs même avaient fait leurs études en France.

Le premier recteur, au contraire, était un homme de 70 ans. Mais, malgré son âge, il était encore actif et vigoureux. FRIE ANTONIO DE ARRABIDA avait été choisi par le Ministre pour son grand mérite et son dévouement à toute épreuve. Il était venu au Brésil avec Dom João VI de Portugal, en 1807, lors du grand exode des Portugais fuyant devant l'invasion de leur pays par les armées de Napoléon. A Rio de Janeiro, il avait été précepteur de Dom Pedro I, le premier empereur du Brésil, proclamateur de l'Indépendance. Puis, en 1823, il avait été chargé d'organiser la Bibliothèque Publique, et nommé Premier Bibliothécaire de la Bibliothèque Nationale.

Nul mieux que lui, vu son passé et son autorité, n'aurait pu mieux remplir les délicates fonctions auxquelles l'avait appelé le Ministre, en le nommant premier recteur du Collège Pedro II. A ceux qui s'étonnaient et demandaient à BERNARDO DE VASCONCELLOS la raison pour laquelle il avait préféré ce vieillard à maint autre élément jeune, capable de remplir ces fonctions: "*O Colégio é o reitor*", "*Le Collège, c'est son Directeur*", répondait invariablement le Ministre. Pouvait-on mieux dire ?

Le premier élève fut inscrit le 27 Avril 1838, bientôt suivi par d'autres, en si grand nombre que le Collège s'avéra rapidement trop petit. Il ne pouvait en effet contenir que 65 internes.

La durée des études secondaires fut fixée d'abord à 6, puis à 7 ans. L'étude du français faisait partie des programmes, à raison d'une classe au moins par semaine.

Mais, en 1839, BERNARDO DE VASCONCELLOS quitta le ministère. Son successeur tint à donner pour directeur au Collège Pedro II, l'un de ses hommes de confiance, et nomma à ce poste un homme jeune encore — il n'avait que 29 ans — mais d'une grande compétence: le Professeur JOAQUIM CAETANO DA SILVA, auquel succédèrent, en 1851, le capitaine de vaisseau Souza CORRÊA, et en 1855, le Dr. MANUEL FACHECO DA SILVA.

C'est ce dernier qui, en 1857, divisa le Collège Pedro II en Internat et Externat. L'Internat était en effet devenu beaucoup trop petit, le nombre des candidats grandissant chaque année. Et de plus, la fondation d'un Externat moins éloigné s'imposait. L'Internat alla donc s'installer dans une propriété appelée "Chácara do Matia", dans le quartier d'Engenho Velho.

Un nouveau recteur lui fut donné, le Dr. JOAQUIM MARCOS DE ALMEIDA RAGO qui eut pour successeurs, jusqu'à nos jours, les directeurs suivants:

I — Dr. Joaquim Marcos de Almeida Rago (1858-1866).

II — Frie José de Santa Maria Amaral (1866-1874).

III — Mons. Felix Maria de Freitas e Albuquerque (1874-1875).

- IV — Dr. Cesar Augusto Marques (1875-1880).
 V — Dr. Antonio Henrique Leal (1880-1885).
 VI — Luiz Cândido Paranhos de Macedo (1885-1888; 1890-1891).
 VII — Aureliano Correia Pereira Pimentel (1885-1888).
 VIII — Cons. João Capistrano Bandeira de Melo (1888-1890).
 IX — Dr. Alfredo Piragibe (1891-1897).
 X — Dr. Jorcé de Sousa da Silveira (1897-1900).
 XI — Dr. Alexandre Canillo (1900-1901).
 XII — Dr. João Alexandre Coqueiro (1901-1905).
 XIII — Dr. Leoncio Correia (1905-1907).
 XIV — Dr. José Bernardino Paranhos da Silva (1907-1911).
 XV — Dr. José Cândido de Albuquerque Melo Matos (1911-1912).
 XVI — Dr. Eugenio de Barros Raja Gabaglia (1912-1914).
 XVII — Dr. Augusto Daniel Araújo Lima (1914-1917).
 XVIII — Dr. Carlos Maximiliano Pimenta de Laet (1917-1925).
 XIX — Dr. Quintino do Vale (1925-1926; 1935-1937).
 XX — Dr. Pedro do Couto (1926-1930).
 XXI — Dr. Euclides Roxo (1930-1933).
 XXII — Dr. Lafayette R. Pereira (1937-1938).
 XXIII — Dr. Clóvis Monteiro (1938-1947).
 XXIV — Dr. Jurandir Paes Leme (1947-1948).
 XXV — Dr. Vandick Londres da Nóbrega (1948).

Enfim, em 1897, o Internat foi transferido para o imponente edifício que se encontra actualmente, no "Campo de São Cristóvão".

Depois da fundação, o prestígio do Colégio Pedro II não fez falta para afirmar-se e crescer. Tanto por a escolha dos seus directores, e por a qualidade dos seus professores, nomeados a seguir de directores, e por a grande quantidade de homens notáveis que se lhe deram ao Brasil, o nome do Colégio Pedro II brilha de um esplendor incomparável, e de uma renomeada que ultrapassou as fronteiras. A renovação actual, sob as auspícios do Dr. VANDICK LONDRES DA NÓBREGA, em estadia a la fois uma prova e uma garantia para o futuro.

OS LICEUS DE PARIS



PARIS é o maior centro de educação da França. Nesta grande cidade se encontram os principais e os mais famosos liceus do país. E' nos liceus que se ministra a instrução secundária, que termina pelo exame chamado de "bacharelato".

Os estabelecimentos particulares de instrução secundária são chamados de colégio ao passo que a denominação de liceus é reservada aos institutos oficiais.

Na França não existe a co-educação de modo que há liceus próprios para rapazes e liceus próprios para moças. Os liceus que recebem alunos do sexo masculino são os seguintes: Buffon, Carnot, Charlemagne, Condorcet, Henri IV, Janson De Sailly, Lakanal, Louis Le Grand, Michelet, Montaigne, Pasteur, Rollin, Saint-Louis, Voltaire.

Os liceus que recebem alunos do sexo feminino são os seguintes: Camille Sée, Fénélon, Jules Ferry, Lamartine, Molière, Racine, Victor Duruy, Victor Hugo.

O ensino é inteiramente gratuito em todos esses liceus. Alguns deles também recebem alunos internos.

Quase todos os liceus oficiais estão instalados em antigos prédios apropriados para o fim desejado sendo que muitos são vastíssimos e alguns admiráveis sob o ponto de vista da arquitectura.

Centenário de Silvío
Romero

-
Z
T
E
R
Z
A
T
O



Professor Silvio Romário

O CENTENÁRIO DE SILVIO ROMÉRO



O centenário de Silvio Romero, como se êle fosse toda uma época e não apenas uma figura pessoal, os que vão estudá-lo de perto poderão escolher uma das muitas personalidades que no mestre da escola do Recife se harmonizaram complexamente: a do historiador, a do crítico, a do etnólogo, a do folclorista, a do sociólogo, a do poeta, a do professor. Deixando para o final a individualidade do professor em Silvio Romero, desejamos sugerir que, de certo modo, ella engloba e sintetisa tôdas as outras. Mestre não o foi apenas Silvio Romero na cátedra, no exercicio regular do professorado — e, neste sentido, com tanta significação para o Colégio Pedro II. Mestre, êle o foi também, durante toda a vida, nos diversos campos de sua atividade literária e científica: o seu destino no Brasil foi o de ensinar, o de doutrinar, o de influir sobre a sua geração e sobre as gerações seguintes. Porque era um pensamento criador, as suas idéas abriam caminhos e formavam correntes intellectuais. Representou na sua época uma força de renovação e de evolução. Significou, no nosso meio, uma daquelas raras figuras para as quais o pensamento é uma forma de acção e a literatura uma expressão de vida pública.

Foi como um mestre, por exemplo, que Silvio Romero criou, verdadeiramente criou, a critica e a história literária no Brasil, com um processo científico e uma metodologia específica. Os que o antecederam no genero, vistos agora, em comparação com êle, só podem ser julgados como precusores ainda vacilantes. Não se podem negar, sem duvida, o admirável espirito crítico de João Francisco Lisboa, nem as consideráveis contribuições — com valores designais — de um Varnhagen, de um Fernandes Pinheiro, de um Sotero dos Reis. A Silvio Romero, porém, é que estaria reservada a missão de levantar entre nós, uma obra de critica e história literária com o rigor e a consciência de um sistema. Sem separar a literatura das outras atividades do pensamento, êle terminou por fazer da sua obra de critico e historiador um levantamento generalizado do estado mental da nação

brasileira, um amplo inquérito sobre os caracteres e as condições da nossa natureza como meio, como povo, como raça. É isto explica esta sensação de amplitude e de grandeza que transmite a obra de Sívio Romero, principalmente a *História da Literatura Brasileira*, hoje com uma estrutura completa e definitiva graças à edição preparada por Nelson Romero, conhecedor, como ninguém, das idéias, intenções e objetivos do mestre da Escola do Recife.

O centenário de Sívio Romero, pela multiplicidade de aspectos da sua personalidade e pelo caráter político-sociológico de grande parte de sua obra, não deve ser apenas um acontecimento dos meios literários. Merece ser comemorado como o centenario de um autêntico homem público, no sentido de pensamento que significa também ação. Foi um mestre da cultura brasileira que empreendeu a conquista de um domínio para as suas idéias com o mesmo espírito heroico de lutas e campanhas com que outros deslocam fronteiras para ampliar o território de um país.

A. L.

Sívio Romero, lúcido e incansável leitor, tinha o hábito de marcar, nas páginas dos livros que ia lendo, as explosões primeiras de suas impressões e, nas folhas brancas do rosto e do fim dos volumes devorados, não raro resumia o sentido das obras lidas.

Ou então, em algum caderno, anotava, sumariando, o pensamento do autor, ou alguma idéia marcante do trabalho examinado.

De um caderno antigo do velho mestre destacamos as seguintes páginas sobre a sociologia e a moral de Spencer.

Nas vésperas da celebração do centenario de nascimento do pensador brasileiro, valerão essas páginas, para aqui trasladadas, como exemplo e lembrança do infatigável trabalhador.

*

* *

VANDICK,

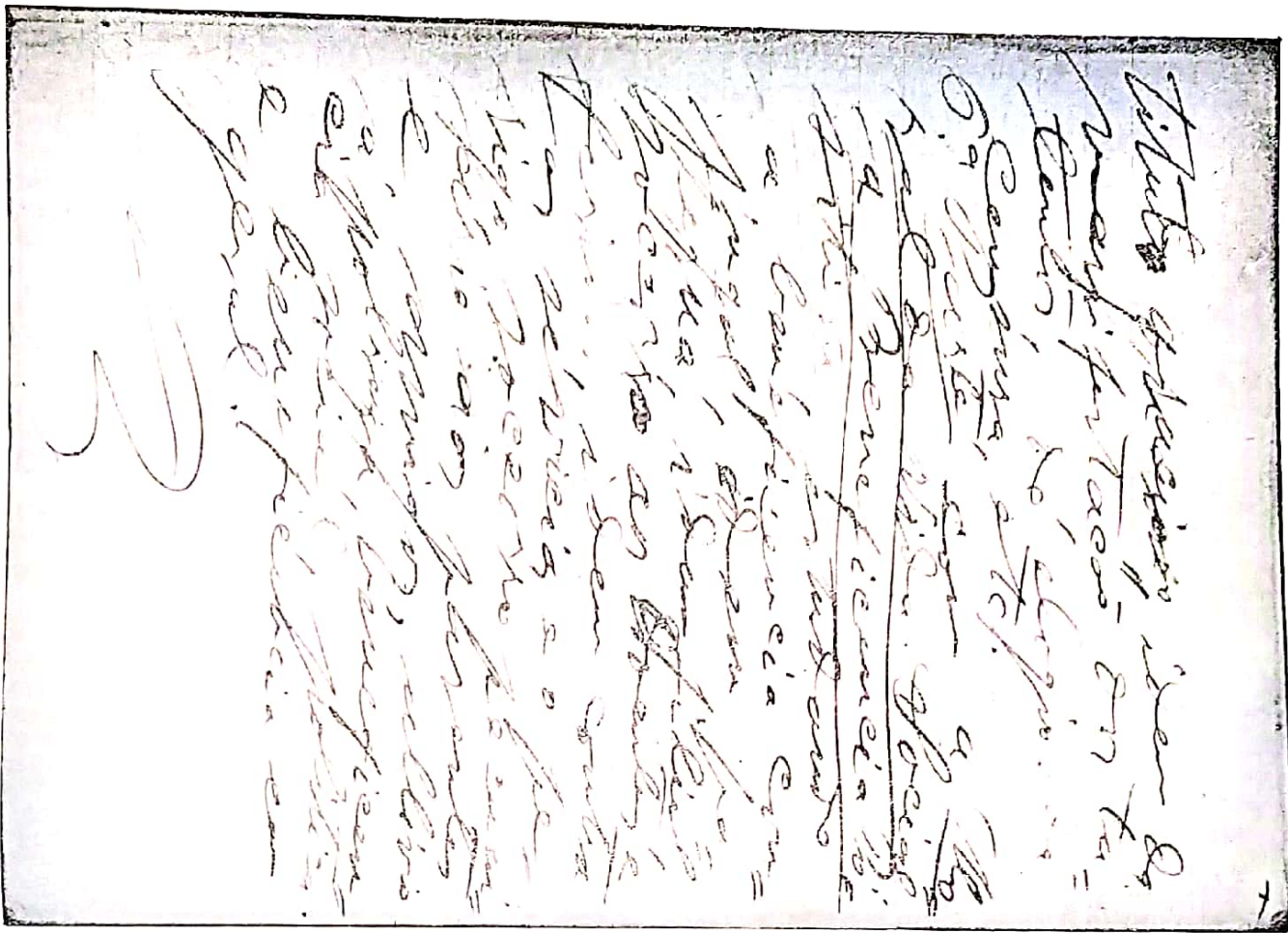
É um autógrafo do velho Sívio que lhe remeio fotocopiado e bastante claro para ser entendido. Como nota explicativa creio bastará a que, ai supra, mandei bater na máquina. Um grande abraço

NELSON ROMERO.

Rio, 12/XII/50.

The first, as you see
 the second, in the
 third, the fourth, the fifth, the sixth, the seventh, the eighth, the ninth, the tenth, the eleventh, the twelfth, the thirteenth, the fourteenth, the fifteenth, the sixteenth, the seventeenth, the eighteenth, the nineteenth, the twentieth, the twenty-first, the twenty-second, the twenty-third, the twenty-fourth, the twenty-fifth, the twenty-sixth, the twenty-seventh, the twenty-eighth, the twenty-ninth, the thirtieth, the thirty-first, the thirty-second, the thirty-third, the thirty-fourth, the thirty-fifth, the thirty-sixth, the thirty-seventh, the thirty-eighth, the thirty-ninth, the fortieth, the forty-first, the forty-second, the forty-third, the forty-fourth, the forty-fifth, the forty-sixth, the forty-seventh, the forty-eighth, the forty-ninth, the fiftieth, the fifty-first, the fifty-second, the fifty-third, the fifty-fourth, the fifty-fifth, the fifty-sixth, the fifty-seventh, the fifty-eighth, the fifty-ninth, the sixtieth, the sixty-first, the sixty-second, the sixty-third, the sixty-fourth, the sixty-fifth, the sixty-sixth, the sixty-seventh, the sixty-eighth, the sixty-ninth, the seventieth, the seventy-first, the seventy-second, the seventy-third, the seventy-fourth, the seventy-fifth, the seventy-sixth, the seventy-seventh, the seventy-eighth, the seventy-ninth, the eightieth, the eighty-first, the eighty-second, the eighty-third, the eighty-fourth, the eighty-fifth, the eighty-sixth, the eighty-seventh, the eighty-eighth, the eighty-ninth, the ninetieth, the ninety-first, the ninety-second, the ninety-third, the ninety-fourth, the ninety-fifth, the ninety-sixth, the ninety-seventh, the ninety-eighth, the ninety-ninth, the hundredth.

The first, the second, the third, the fourth, the fifth, the sixth, the seventh, the eighth, the ninth, the tenth, the eleventh, the twelfth, the thirteenth, the fourteenth, the fifteenth, the sixteenth, the seventeenth, the eighteenth, the nineteenth, the twentieth, the twenty-first, the twenty-second, the twenty-third, the twenty-fourth, the twenty-fifth, the twenty-sixth, the twenty-seventh, the twenty-eighth, the twenty-ninth, the thirtieth, the thirty-first, the thirty-second, the thirty-third, the thirty-fourth, the thirty-fifth, the thirty-sixth, the thirty-seventh, the thirty-eighth, the thirty-ninth, the fortieth, the forty-first, the forty-second, the forty-third, the forty-fourth, the forty-fifth, the forty-sixth, the forty-seventh, the forty-eighth, the forty-ninth, the fiftieth, the fifty-first, the fifty-second, the fifty-third, the fifty-fourth, the fifty-fifth, the fifty-sixth, the fifty-seventh, the fifty-eighth, the fifty-ninth, the sixtieth, the sixty-first, the sixty-second, the sixty-third, the sixty-fourth, the sixty-fifth, the sixty-sixth, the sixty-seventh, the sixty-eighth, the sixty-ninth, the seventieth, the seventy-first, the seventy-second, the seventy-third, the seventy-fourth, the seventy-fifth, the seventy-sixth, the seventy-seventh, the seventy-eighth, the seventy-ninth, the eightieth, the eighty-first, the eighty-second, the eighty-third, the eighty-fourth, the eighty-fifth, the eighty-sixth, the eighty-seventh, the eighty-eighth, the eighty-ninth, the ninetieth, the ninety-first, the ninety-second, the ninety-third, the ninety-fourth, the ninety-fifth, the ninety-sixth, the ninety-seventh, the ninety-eighth, the ninety-ninth, the hundredth.



PLANOS DE SOCIOLOGIA E MORAL DE SPENCER

a) Sociologia

1.^o) Uma Introdução onde são estudados certos problemas gerais, como sejam: a necessidade da ciência social, sua natureza, suas dificuldades objetivas e subjetivas, prejuízos, etc.

Estabelece também a preparação pela biologia e pela psicologia.

2.^o) Entra nos "Princípios de Sociologia" propriamente e, na 1.^a Parte, estuda os dados da Sociologia.

Discute a evolução superorgânica, os fatores dos fenômenos sociais, quer externos, quer internos. Dedicase depois ao estudo do homem primitivo, mostrando a evolução das idéias primitivas.

Dá as primeiras formações da religião e do culto e dá a teoria primitiva das coisas. Estabelece o domínio da Sociologia e não indica como, partindo das unidades sociais primitivas, chega ao estudo da família, da organização política, das instituições eclesiásticas, das da etiqueta ou cerimoniais, das instituições industriais. E, depois dos desenvolvimentos da linguagem, da ciência, da estética, e da moral.

3.^o) Passa a uma "2.^a Parte" dos "Princípios de Sociologia", onde estuda as *Induções da Sociologia*, mostrando o que é uma sociedade, discute a teoria orgânica que segue, trata da estrutura, dos aparelhos e funções sociais. Fala dos tipos sociais, das metamorfoses sociais etc.

4.^o) Vem, então, a "3.^a Parte" dos "Princípios" na qual estuda as Relações Domésticas, a família, seu passado, seu futuro.

5.^o) Vem a "4.^a Parte" com as *Instituições Ceremoniais*, troféus, presentes, visitas, saudações, cumprimentos, títulos, insignias, multações etc.

6.^o) Vem a "5.^a Parte" com a *Instituições Políticas*, organização política em geral, formas, chefes, espécies de governos, corpos consultivos, idem representativos, ministérios, órgãos de governo, aparelho executivo e judiciário, leis, propriedade, rendas públicas etc.

Pelo programa que vem nos "Princípios" a *Organização Política* está na "3.^a Parte", mas, na execução passou para a "5.^a Parte", sendo a 3.^a ocupada pelas *Relações Domésticas*, que não figuravam no programa.

7.^o) Vem a "6.^a Parte" com as *Instituições Eclesiásticas*, onde estuda a ideia religiosa, feliçiaría, sacerdotês e sacerdotio; hierarquias

eclesiásticas, Igreja e Estado, influencia moral dos sacerdotes, passado e futuro das instituições eclesiásticas, passado e futuro da religião.

8.º) Vem a "7.ª Parte" com as *Instituições Profissionais*, o médico, o cirurgião, o dançarino, o músico, o orador, o poeta, o ator, o juiz, o advogado, os artistas, o professor, o sábio etc.

9.º) Vem a "8.ª Parte" com as *Profissões Industriais*, com o estudo da especialização e da divisão do trabalho, aquisição, produção, distribuição, troca, interdependência, trabalho sob várias formas, capital; *trade-unionismo*, cooperação, socialismo, o futuro da propriedade etc.

As últimas partes prometidas no programa, sobre linguagem, progresso intelectual, progresso estético, progresso moral e *consensus* — não foram escritas. (Páginas boas, notados no volume especial na capa).

b) MORAL

1.ª Parte — *com os Dados da Moral*. Estuda aí a conduta em geral e sua evolução. A boa e a má conduta. Maneiras de julgar a conduta. Pontos de vista diversos. Altruismo e egoísmo.

O ego-altruismo; a moral absoluta e a relativa. O domínio da Moral.

2.ª Parte — *As induções da Moral* — *Moral dos diversos Povos*. Estuda o domínio da moral em matéria de idéias e sentimentos.

Agressão, roubo, vingança, justiça, generosidade, humanidade, veracidade, obediência, trabalho, temperança, castidade.

Há aí um resumo das induções sobre a moral, e uma bela frase sobre a adaptação do homem à vida social, harmoniosa, muito bela. Fala nos povos sociófagos.

3.ª Parte — *Com a Moral da vida individual*. Trata da atividade, repouso, alimentação, estimulantes, cultura pessoal, divertimentos, casamento, paternidade. Traz umas conclusões gerais, onde há uma página bellissima sobre adaptação do homem à vida social, desenvolvendo a frase final da parte anterior.

4.ª Parte — *Com a Moral da Vida social* — *a justiça*. Trata da moral animal, justiça sub-humana, sentimento e idéia da justiça, fórmula da justiça, seus correlários — direito à integridade física, liberdade de locomoção, uso dos meios naturais, propriedade, direito de dar e legar, trocar e legar, trabalho, liberdade de crenças, de palavra, direitos das mulheres, meninos; natureza do Estado, sua constituição etc.

5.ª Parte — *com Moral da vida social: Beneficência Negativa*. Estuda gêneros diversos do altruismo, restrição da liberdade de concorrência, restrição da liberdade dos contratos, idem das pagas a ti-

tulo gracioso, idem da manifestação dos talentos, do elogio, da censura etc.

6.ª Parte — *com a Moral da vida social: a Beneficência Positiva*, estudando a beneficência conjugal, idem paterna, idem filial, socorro aos doentes e feridos, idem contra as sevícias e o perigo, socorro pecuniário aos parentes e amigos, alívio à pobreza, beneficência social, política, e beneficência em geral.

Seção dos antigos
alunos

I
N
T
E
R
N
A
T
O

A VOCAÇÃO DEMOCRÁTICA DO COLEGIO PEDRO II ^(*)

C. A. DUNSHEE DE ABRANCHES

Presidente da Associação dos Antigos Alunos do Internato



UANDO, há cerca de vinte anos, despedimo-nos deste casarão vetusto, "deixando em cada canto uma saudade", partimos com o coração contrangido pelos acontecimentos que resultaram na deposição do governo constituído e que aqui, como repartição federal, se refletiram dolorosamente.

Ao nosso espirito de adolescente não passou despercebida a gravidade dos fatos que haviam de mergulhar o País no mais longo colapso das liberdades públicas de que há notícia na vida republicana.

O ensino que então se ministrava nesta Casa tinha o condão de, a par dos objetivos culturais, afervorar no carater do aluno os deveres do futuro cidadão, incutindo-lhe o amor à ordem, o respeito à lei e o aprêgo pelas instituições. Essa era e, decerto, continua a ser a tradição do Pedro II. Realmente, êste Colégio nasceu sob elevados e gloriosos signos de civismo. Para a data de sua criação, em 1837, foi escolhido o dia 2 de dezembro, aniversário do Imperador. Colocando a nova instituição, desde o berço, sob a égide do monarca ainda menino, Bernardo Pereira de Vasconcelos, a quem o País já devia três monumentos legislativos (o Código Criminal de 1830, o Código de Processo e o Ato Adicional) deu mais uma prova de seu genio político e de sua visão histórica. Tudo comprova que o grande estadista da Menoridade, transformando o velho e decadente Seminário de S. Joaquim no estabelecimento modelo da instrução pública na Côrte, tinha os olhos postos muito além dos dias agitados da Regência.

(*) Discurso proferido no almoço de confraternização realizado no dia 2 de Dezembro de 1949 e presidido pelo Exmo. Sr. Presidente da República.

Com a tenacidade reveladora da certeza de que estava construindo um dos mais sólidos e importantes alicerces da civilização brasileira, Bernardo Pereira de Vasconcelos, já semi-paralítico, arrastava-se, quase diariamente, do seu leito de dor para fiscalizar em pessoa as obras de adaptação do Colégio na rua do Valongo, depois da Imperatriz e que chegou aos nossos dias com o nome de Camerino.

Para a inauguração, escolheu êle o dia 25 de Março de 1838, data em que se comemorava o juramento da Constituição de 1824. Escreveu, de seu próprio punho, um Regulamento com 232 artigos que dispunham sobre os mínimos detalhes, inclusive sobre o enxoval dos alunos, exigindo para uso externo uma casaca verde, com botões amarelos, calças verdes e chapéu de pêlo alto.

No dia da abertura, proferiu êle, como Ministro e Secretário de Estado dos Negócios da Justiça, encarregado interinamente dos do Império, um discurso na presença do titular da Corôa, no qual profetizou que "o culto das letras e das ciências será um dos principais títulos de glória de seu reinado". E, neste período, sintetizou as finalidades do Colégio: "... a mocidade, de par com as doutrinas, que não de formar o seu coração e aperfeiçoar a sua inteligência, aprenderá a respeitar as leis e as instituições e conhecerá as vantagens da subordinação e da obediência", pois só assim adquirirá "o necessário hábito de mandar sem despotismo e de obedecer sem servilismo".

Até 1857, o Colégio Pedro II funcionou, como Internato e Externato, no centenário edificio do antigo Seminário. Nesse ano, como fosse maior o número de internos, deliberou o Marquês de Olinda localizar o Internato fora da cidade, sendo para isso adaptada uma chácara na rua São Francisco Xavier, próximo ao largo da Segunda-Feira. Em fevereiro do ano seguinte, para lá se transferiu esta seção do Colégio, tendo como primeiro Reitor o Dr. Joaquim Marcos de Almeida Rego.

Em 1888 instalou-se, afinal, o Internato no Campo de São Cristovão, neste casarão que, pela sua amplitude e localização, não só oferecia, então, melhores condições ao fim a que se destinava, como também o aproximava mais da residência imperial. Foi adquirido por 200 contos à Irmandade da Candelária, mas, como o Governo não dispusesse da verba necessária, ajustou-se, até o pagamento do prego, o aluguel de 10 contos por

ano, pela imediata ocupação, o que vale dizer menos de um conto de réis por mês. Bons tempos aqueles!...

O zelo, mais que isso, o amor paternal que D. Pedro II dedicou ao Colégio durante o meio século em que ocupou o trono, é fato por demais conhecido, para ser aqui lembrado. Realizou êle a protecção de seu genial ministro, o que levou um historiador sem grandeza a chamá-lo, desdenhosamente, de "mestre escola corçada", quando êsse foi, na verdade, um dos mais legítimos títulos de glória do seu governo. Foi além, elevou a condição de professor catedrático desta instituição à mais alta dignidade da vida civil. Dos bancos do Colégio saíram todos os grandes homens do 2.º Reinado.

Foi nesse clima que se proclamou a República. No dia 14 de novembro de 1889, ainda estivera o Imperador no Colégio, presidindo ao concurso para a cadeira de Inglês. Mudado o regime, quando, na primeira hora, os monarquistas se recolhiam ao silêncio, só a voz de um professor desta casa, o Barão de Tauboeus, bradava corajosamente — "Viva a Monarquia!" — em plena rua do Ouvidor, à passagem das tropas que haviam saído dos quartéis para depor o gabinete Ouro Preto e acabaram por derrubar o trono. Fora também um aluno do Colégio o primeiro a socorrer o Barão de Ládário, Ministro da Marinha do Império, único ferido na revolução branca, quando resistiu a tiros à ordem de prisão emitida pelo Marechal Deodoro.

Tudo isso explica a deliberação do Governo Provisório, tomada na exaltação dos primeiros dias, de mudar o nome do Colégio Pedro II para "Instituto Nacional de Instrução Secundária", substituído, um ano depois, pelo de "Ginásio Nacional".

A República, finalmente, reconheceu e corrigiu a injustiça praticada e a reparou por decreto de 1909 saído da pena dêsse grande brasileiro que foi Esmeraldino Bandeira. No ato que referendou como Ministro da Justiça assim justificou êle o restabelecimento do nome Colégio Pedro II:

"Os regimes políticos das nações são formas de sua evolução social e todas se prendem entre si como elos da mesma continuidade histórica. E' dever das gerações proclamar e conservar os serviços dos seus maiores e que, quaisquer que sejam os regimes políticos a que êstes tenham servido, devem ser apresentados à Nação sob os aspectos característicos da sua vida. Êsse passado é um elemento de tradição nacional que todos os povos

ciosos da sua história têm o dever de conservar. O finado Imperador Sr. D. Pedro II contribuiu sempre com desvelo para o desenvolvimento da instrução pública e cultura das belas artes. O Colégio Pedro II, hoje Ginásio Nacional, lhe mereceu especial solicitude e realmente a essa instituição se acha ligado o seu nome".

Apesar dessas vicissitudes e das sucessivas reformas a que o submeteram quase todos os Ministros da Justiça, destacando-se, pela sua significação, as de Anvaro Cavalcânti, Epitácio Pessoa e Tavares de Lira, a semente generosa plantada por Bernardino Pereira de Vasconcelos e que se tornou frondosa árvore sob a proteção de Pedro II, continuou a dar generosos frutos na República.

Nada afetou a vocação democrática que o Colégio aurora no nascedouro e que fôra sábiaamente cultivada pelo mais democrata dos monarcas. Proseguiu êle no seu destino glorioso de formador de estadistas, como o Barão de Rio Branco e Joaquim Nabuco, para citar apenas dois, cujos centenários já celebramos. A esta Casa cabe, particularmente, a honra de ter plasmado o espírito de dois dos maiores brasileiros que ocuparam a Presidência da República: Rodrigues Alves e Washington Luiz. Do Externato foi também aluno outro supremo magistrado da Nação, o Marechal Hermes da Fonseca. O ex-presidente Washington Luiz, em telegrama que nos dirigiu como presidente da Associação dos Ex-Alunos do Internato, pede sejam interpretados do seu pesar por não estar presente a ela, por motivo de ser-lhe impossível vir ao Rio nesta data. Justifica-se, assim, a emoção do orador. O ginasiano que deixou êste refeitório tão familiar, há duas décadas, nunca poderia supor que o destino lhe reservasse tão grata satisfação, qual a de ser o porta-voz do Chefe de Estado, que vira cair com exemplar dignidade, perante o primeiro presidente eleito pelo povo, depois dêle.

Em qualquer outro setor da cultura brasileira, nas ciências, nas letras ou nas artes, nada se pode escrever, sem recorrer aos arquivos do Colégio.

O panorama atual não desmente essas brilhantes tradições. Integram o Ministério de Vossa Excelência dois distintos antigos alunos do Internato, o Dr. Guilherme da Silveira e o Brigadeiro Armando Trompowsky, que dirigem as pastas das Finanças e da Aeronáutica, respectivamente. Ainda que incidamos em censura, há um episódio relacionado com o primeiro que merece ser reve-

lado, porque retrata fielmente o conceito em que, já após a proclamação da República, era tido o Colégio Pedro II.

No dia em que o nosso Ministro da Fazenda completou onze anos, foi despertado carinhosamente por seu pai, que lhe entregou o documento de matrícula no Internato, dizendo ser aquele o melhor presente que poderia lhe dar. Nos mais elevados cargos dos dois outros poderes da República estão também antigos alunos desta casa. Alcançaram o Pretório Excelso José Philadelpho de Barros Azevedo, Frederico de Barros Barreto, Alvaro Goulart de Oliveira e Vicente Ferreira Piragibe, o primeiro dos quais representa a nossa cultura jurídica em Haia, no Tribunal Permanente de Justiça Internacional. Hahnemann Guimarães, que aqui foi nosso professor de Latim, também tem assento no Supremo Tribunal Federal. Os outros tribunais aqui estão representados por Candido Mesquita da Cunha Lobo, cujo voto foi decisivo na grave questão do fechamento do Partido Comunista.

No Parlamento dos nossos dias não é menos brilhante a representação do Colégio Pedro II. Prado Kely, Melo Franco e outros tantos que é impossível abrançar nesta rápida resenha.

Ainda nas Forças Armadas, ex-alunos desta instituição galgaram aos mais altos postos, como o General Luís Caetano Horta Barbosa, o Almirante Argumedes Botelho Pires de Castro e o Brigadeiro Alvaro Hecksher, para citar apenas um de cada ramo aqui presente, deixando para uma referência especial êsse autêntico cidadão-soldado que é José Pessoa.

Pontificam, por sua vez, nesta casa, tendo alcançado a mais alta dignidade da vida civil de que falava Pedro II, Euclides Roxo, Quintino do Vale e João Batista de Melo e Sousa, cate-dráticos nas mesmas salas em que foram alunos.

É a êsse espírito centenário, mas sempre jovial, tão cheio de glórias no passado, como no presente, é a êsse baluarte da ordem legal e do amor às instituições, é a essa cidadela do civismo e da cultura pátria, que Vossa Excelência, com a colaboração do ilustre Ministro Clemente Mariani, vai dar corpo novo. Assim o comprovaram os atos do seu clarividente Governó, que permitirão se erga majestosa, no Campo de São Cristóvão, uma séde condigna para a instituição, sôbre a qual continuará ve-lando pelos séculos agora, como nume tutelar, o vulto do último Imperador.

Foi por tudo isso que a Associação, que tenho o imerecido privilégio de presidir, houve por bem outorgar a Vossa Excelência o título de Presidente de Honra e um emblema de ouro com a insígnia do ex-aluno que todos temos o orgulho de ostentar à lapela, porque para nós é mais valiosa que comendas ou condecorações.

VICTOR INN

J. B. MELLO E SOUZA

(Extr. do livro «Histórias do Rio Parahana», no prelo)

La conuais-tu, cette heureuse patrie,
Où la nature a son temple et son fort?
Riant, ainsi que le ciel d'Italie,
Sévere, ainsi que les glaces du Nord?

(Canção popular suíça)



IPO esquisito e misterioso aquêl Victor Inn! Que não era italiano, como tantos outros adventícios que por aquêl tempo afluiam à nossa terra, logo se via. Moço ainda, — não teria talvez trinta anos, — apareceu um belo dia em Queluz, a pretexto de procurar trabalho numa empresa ou fazenda para cujo proprietário trazia uma carta de recomendação. Mas debalde revistava os bolsos e a minguada sacola de viagem; nada mais encontrava para exhibir como razão de ser de sua presença ali. Perdera a carta, — admitida a hipótese de que existisse tal documento, — e nem sequer se lembrava do nome da fazenda e do destinatário.

Victor Inn era simpático, apesar de certos esgares fisionômicos que pareciam trair íntimos dissabores, ou sentimentos de revolta contra as injustiças do destino e os azares da vida. Ruivela, de olhos azuis, com o rosto sempre em débito para com o barbeiro. Tantos imigrantes nos vinham então do sul da Europa, italianos em sua grande maioria, que não causava reparo que entre êles se insinuasse algum tcheco ou tedesco, expulso de seu país pela miséria, e desejoso de adquirir uma nova pátria em nossa terra hospitaleira e boa.

Não o molestaram as autoridades, por complacência, ou descuido; e o esquisito forasteiro se deixou ficar em Queluz, permoi-

tando em depósitos de café, e mantendo-se mediante pequenos biscates. Fez ponto na estação, e ali atendia a todos quantos requisitasssem seus serviços. Vivia pacífico e morigerado; não bebericava com os fregueses habituais dos boteguins, nem era visto nas rodas de malandros e desocupados. A principio falava italiano, talvez um dialeto dos vârios em que se apresenta a lingua do *bel canto*; mas, ao que supponho, inseria palavras ou expressões de outro idioma, de tal modo que às vezes mal se adivinhava o que êle queria dizer. Em poucos meses aprendeu o português, o que concorreu para melhorar sua condição de vida na terra a que se acolhera.

— Este sujeitinho não deve ser boa bisca, dizia o Carlos Rivera, conversando na boca da ponte com os amigos. Todos os imigrantes falam da familia, e da terra de onde vieram; e, assim que melhoram de pecúnia, mandam buscar as esposas e filhos. Dêste Vitorino nada se sabe; nem de onde veio, nem para onde vai...

— Ora... ponderava o Chico Mascate, — isso não quer dizer nada... Talvez tenha brigado com a familia; é comum. Já o encarruguel até de receber dinheiro para mim, em Areias e em Barreiros; êle prestou contas direitinho. Parece-me um bom sujeito...

— Desconfio que êle é "Biblia" — confidenciaava outro.

Por essa forma eram designados os prosélitos de setas protestantes.

Variavam, pois, as opiniões acêrca do Vitorino. Com effeito, desde os primeiros tempos, por Vitorino se tornou conhecido na cidade o estrangeiro, fundindo-se num só arranjo verráculo os dois elementos de seu verdadeiro nome.

Um dia, tendo visto na farmácia do Garcez um arcaico relógio movido a pesos, que não funcionava desde alguns anos e por isso jazia abandonado como traste inútil, Vitorino ofereceu-se para examinar o avariado mecanismo, tentando, si possível, restaurá-lo em suas funções normais de fiel cronômetro. Não foi fácil a empresa, mas o habilidoso estrangeiro realizou-a com feliz êxito. E não se limitou a pôr a velha máquina em regular funcionamento: limpou o mostrador escurecido pela poeira, reproduziu os algarismos romanos com as iluminuras que os guarneciam, e, utilizando substâncias que o farmacêutico lhe

forneceu, restituiu ao gêndulo, aos porteiros e aros de metal o antigo brilho. Por último, envernizou a caixa de madeira, corrigindo-lhe, o quanto possível, os insultos do tempo e os do cupim.

— Já viram como ficou o relógio? indagava o Zeca da Farmácia a seus visitantes. Está, que parece novinho em folha! O Vitorino é perito em consertar essas máquinas!...

Tôda a gente ia ver o prodígio e convenia-se da verdade. Satisfeito e orgulhoso, o farmacêutico avançava os porteiros para que os amigos ouvissem as vagarosas e solenes pancadas com que o relógio marcava as horas, e que repetia automaticamente logo em seguida. Tamaanha proeza, que os relógios comuns não praticavam, causava em nosso espirito juvenil a mais viva admiração.

Tal fato marcou o início de nova fase na vida de Vitorino. Deixando os serviços pesados, tornou-se um consertador de máquinas em geral, e de relógios especialmente. Vários fazendeiros requisitaram seus serviços concernentes à restauração de antigos aparelhos, colégas de turma, sem dúvida, da veneranda relíquia de cuja posse se gabava o boticário.

Vitorino melhorou de situação financeira, e instalou-se, alugando pequena dependência de uma das antigas casas no alto da Matriz. Ali sózinho, no silêncio e no isolamento de sua voluntária misantropia, residia e trabalhava. Eu, e meus manos, então meninos, íamos de quando em quando dar uma prosa com êle. Gostávamos de vê-lo, junto à sua mesa de profissional, com uma lente presa aos olhos, desmontar os relógios de bolso, parecendo-nos impossível que depois repusesse no lugar tôdas as minúsculas peças da complicada engrenagem.

Mais de uma vez foi o Vitorino a S. Paulo a fim de adquirir as ferramentas de que carecia. Encontrando-o ao regressar de uma dessas viagens, com a fisionomia mais alegre e melhor a indumentária, exclamou o Bigeu, sempre jovial e ruidoso em suas expansões:

— Bravos, seu Vitorino! Estou gostando de vê-lo! Forte, sadio, cara raspada e um brinzinho melhor!...

Não era segredo para ninguém que o Vitorino já possuía algumas economias, fruto de sua vida morigerada e laboriosa.

— Com certeza está juntando pecúlio para estabelecer-se em S. Paulo, diziam.

Por ocasião de nossa visita habitual, declarou-nos com ar de mistério o modesto relojoeiro:

— Comprei em S. Paulo uma coisa que vocês gostarão de ver. Esperem aí.

Momentos depois voltava do interior de sua habitação trazendo uma caixinha de música. Deu-lhe corda, e, antes de mover a alavanca, aduziu:

— Escutem... Que linda melodia!

E nós ouvimos, deliciados, naquelas notas fininhas que caracterizam o gracioso instrumento, a música dolente de uma canção popular da velha Europa, delicada filigrana de sons... síntese sonora de uma profunda nostalgia da pátria distante, das plácidas montanhas de cimos nevados, ou de lagos serenos em cujas águas se refletem os olmos copados e os imponentes solares senhoriais. Logo a seguir, outra canção; esta mais alegre e saltitante; dir-se-ia que a neve das alturas fora substituída pelo verdor dos prados, pela volta das andorinhas e pelo canto das crianças em suas rondas gentis. Ouvimo-las duas, três, várias vezes, as mimosas canções alpinas, até fixá-las na memória.

— Que quer dizer isto? — perguntei, indicando uma legenda que se via, em caracteres góticos, numa das faces da caixinha.

— É' o título destas canções, elucidou-me o Vitorino. A primeira linha quer dizer: "Ó meu belo país!", e a segunda: "No Recreio". Esta gravura mostra o Uhlberg, uma enorme montanha da Suíça.

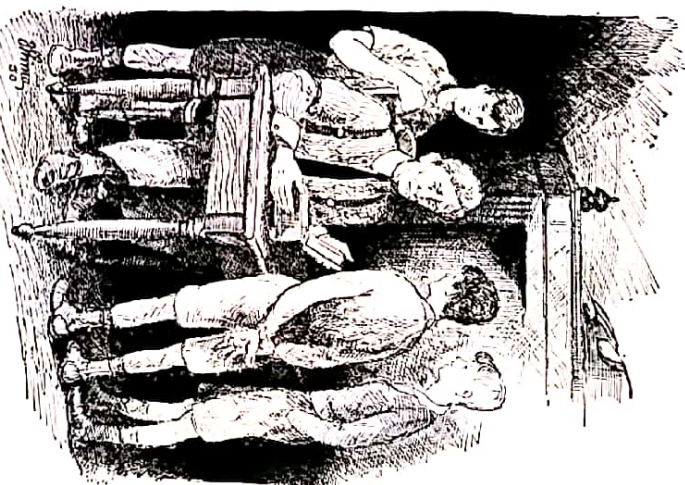
— E que rio é este?

— Isto não é rio, menino. Repare bem... Nem há na Suíça rio de tamanha largura. O que você vê é um trecho do lago de Zurich.

A música tristonha do *hied* e a paisagem ali reproduzida pela pirogravura despertaram no emotivo relojoeiro doces lembranças do torrão natal. E éle nos falou com entusiasmo de sua terra, da heróica Suíça de Guilherme Tell, de Winkelried, de Pestalozzi; descreveu-nos seus lagos, suas montanhas, seus desfiladeiros.

Meu irmão mais moço, o Rubens, correu à nossa casa, e de lá voltou trazendo um atlas escolar. Aberto o livro na página onde figurava a Suíça, o Vitorino, utilizando a lente que am-

plhava o traço dos acidentes geográficos, mostrou-nos o local exato do Uhlberg, da cidade de Zurich, e o lago, cuja poética beleza exaltava.



E nós ouvimos, deliciados, o gracioso instrumento...

— Aquí, — dizia éle assinalando um trecho montanhoso onde nenhuma indicação se via, — aquí fica a cidade de Einsiedeln. Neste lugar, meninos, foi que eu nasci.

E por aí entrou na revelação de suas confidências, falou da família, relembrou episódios de sua meninice. Terra boa aquela! E todos viviam tão felizes!

Um de nós arriscou a pergunta que os demais com certeza já haviam formulado inluminamente:

— Mas... ó Vitorino, por que razão você veio para o Brasil?

Brusca transformação operou-se na fisionomia do relojoeiro. Sentimos que a pergunta ferira ponto sensível e doloroso de seu coração.

— Ah ! meninos, foi uma razão muito séria... muito séria, mesmo !... Eu não devia contar, e ainda não contei a ninguém, mas vocês são meus amigos, e prometem guardar segredo, sim ? Olhem que eu vou lhes dizer uma coisa em confiança... Aqui ninguém sabe, nem pode saber...

Tranquilizamos o Vitorino: nada diríamos do que êle nos contasse. Forte intuição das coisas nos persuadiu de que êle *precisava* desabafar, queria transmitir a alguém os seus pensamentos, havia tantos anos recalado, as suas máguas e suas esperanças...

— Pode contar o que quiser, Vitorino. Nós não diremos nada a ninguém...

Era uma história tenebrosa... Certo senhor Huntermann, personagem importante no cantão, dono de amplos domínios, foi encontrado morto a punhaladas numa curva de estrada. Era um homem mau, que espoliara vários foreiros de suas terras, a pretexto de instalar uma indústria de garance. Vitorino foi preso, e desde logo designado pela creença geral como autor do homicídio. Com efeito, dias antes tivera uma rixa violenta com o tal senhor Huntermann, por quem havia sido lesado, como vários outros. Embora protestasse sua inocência, ninguém lhe dava ouvidos. Quando era conduzido para Zurich, atirou-se de uma ponte ao rio Limát, num trecho correntoso, e conseguiu escapar. Por sua honra jurava que nenhuma culpa tinha tido no crime, mas os indícios, realmente pesavam contra êle. Em Zurich, cidade populosa, pôde ocultar-se sob um nome suposto, e soube que sua fuga naquelas circunstâncias, reforçara a suposição de que seria êle, com efeito, o assassino. E ainda mais: todos acreditavam que houvesse perecido no rio, ao evadir-se. Seguiu-se uma viagem cheia de peripécias, até que, ao cabo dessa complicada odisséia, logrou viajar, como clandestino, num navio que trouxe numerosos emigrantes de Génova para o Brasil. E assim deixou a esposa com dois filhos pequeninos a cargo de parentes em Einsiedeln, e nunca mais soube notícias dêles. Seis anos haviam decorrido já, e o sétimo estava a findar...

— E porque você não escreve à sua mulher, ou a qualquer amigo, informando de seu paradeiro ? — perguntamos.

— Nunca ! Seria perigoso ! As autoridades saberiam ! E eu, mesmo no Brasil, não poderia escapar... Vocês compreendem, não ? A polícia de um país pode pedir à de outro a prisão de um pobre diabo qualquer, como autor de um crime, mesmo sendo

falsa a acusação... De nada valeria eu jurar que sou inocente ! Vocês já ouviram contar a história de Lésurques ?

— Não...

— Pois foi assim mesmo... Aconteceu há muito tempo na França, perto de Lyon. Lésurques foi preso. Porquê ? Acusaram-no de haver assaltado uma diligência, para roubar, matando o cocheiro. Ele jurou, bradou, gritou que não tinha cometido crime nenhum, mas tudo isso de nada valeu. Os passageiros da tal diligência, assim que o viram preso, exclamaram: "Foi êle mesmo ! Foi êle mesmo o bandido que nos atacou !" E o desgraçado Lésurques foi executado, afinal !...

— O quê ? Condenado à morte ?

— Sim; condenado à morte... E meses depois, o verdadeiro criminoso preso por outro motivo, confessou o crime... Verificaram, então, esta horrível coincidência: êle era parecidíssimo com o pobre Lésurques, que morreu sem culpa nenhuma !

— E como há de você resolver seu caso agora ? perguntei. Ao cabo de um momento de meditação, declarou:

— Só Deus sabe !

— E você quer voltar para a Suíça, Vitorino ?

— Ah ! Quero, e muito ! Se eu pudesse ! Vocês, meninos, não sabem o que é viver a gente longe da família, sem ter notícias da mulher e dos filhos ! E sem poder tê-las ! Olhem: o meu mais velho deve estar assim... quase do tamanho do Rubens...

E após curta pausa:

— ... se não morreram de miséria, os pobrezinhos...

Numa de suas periódicas visitas a Queluz, o professor Mário Veiga conheceu o Vitorino. Este consentiu-lhe o relógio, valioso objecto que êle deixara desastradamente cair, ao apear-se de um cavalo passarinho. Sabendo que Mário Veiga era amigo nosso, o modesto relógio nada quis receber pelo trabalho. O professor cruzeirense não concordou; fez questão de pagar. Para isso levámo-lo ao cómodo onde residia o foragido operário, e deixámo-los em animada conversa.

Nós conseguimos a confiança e a estima do Victor Inn por influência das canções da caixinha de música; o Joquaz e estabado professor de Cruzeiro chegou ao mesmo resultado graças

a Pestalozzi. O grande educador e idealista de Yverdon nasceu na mesma região de onde viera o relojoeiro de Queluz. Mário Veiga havia lido a biografia do mestre, e seu romance "Leonardo e Gertrudes"; discorria, pois, sobre a Suíça como se tivesse estado lá na semana anterior.

De volta, dizia-nos, sob reserva:

— Já sei de tudo o que há na vida desse pobre homem. Talvez o crime esteja prescrito... hei-de examinar essa hipótese. Mas espero obter as notícias que êle tanto deseja, sem que êle corra perigo algum.

— Mas... êle lhe forneceu indicações para isso ?

— Nada ! Êle não sabe, nem precisa saber de nada. Vou escrever a um, suíço lá da zona dele, e pedir que me informe o que foi feito da família de Victor Inn. Vocês não digam nada, hein ? E' uma surpresa que eu lhe preparo.

— Mas... o senhor tem amigos na Suíça ?

— Eu tenho amigos em todo o mundo !

— Em todo o mundo ! ?

Não era atoa que se dizia que Mário Veiga não regulava bem da cachola... Mas a explicação não se fez esperar.

— Não sei se já lhes disse: eu conheço o Esperanto, e corro respondendo-me com esperantistas de uma porção de países. Tenho um anuário que publica nomes e endereços de samideanos de todas as cidades da Europa: é impossível que não descubra um residente em Zurich. Os esperantistas de todo o mundo consideram-se amigos, e prestam uns aos outros todos os serviços que podem.

— Mas... e se a polícia...

— Não há perigo, garanto ! Creio mesmo que o Brasil não tem tratado de extradição com a Suíça. E eu sei cauteloso, que diabo ! Sei o que vou fazer, e como vou fazer !

Dias depois, o Ovídio Guerra, de volta de Cruzzeiro, trouxe-nos este recado de Mário Veiga: "Que tudo corria bem; êle havia descoberto o endereço de um professor primário residente em Incidel."

— Incidel, ou coisa parecida, acrescentou o Ovídio. Não sei se ouvi bem.

— Mais ou menos, retifiquei. O nome da cidade é Elnsiedeln.

— Mas que quer dizer isso ? — Inquiriu o jovem e saudoso poeta, portador do recado. Que pretende o Mário Veiga que possa interessar a um professor primário residente nessa cidade ?

— E' um esperantista, com quem êle deseja entrar em correspondência.

— Ah ! Um esperantista... O Mário já me disse que está estudando o Esperanto... Mas porque escolheu um esperantista dessa cidade, e não de Paris ou Berlim ?

— E' que... você sabe... êle fazia empenho em descobrir um samideano que lhe dê informações sobre a família do... quero dizer: sobre Pestalozzi.

— Ah ! Compreendo... com certeza êle quer escrever alguma coisa sobre Pestalozzi. Será que ainda existem parentes de Pestalozzi lá na terra onde êle viveu ?

— Como não ? Pois aqui não há tantas famílias "paulistas de quatrocentos anos" ?

Pouco tempo depois, terminavam minhas férias de verão, e, bem a meu pesar, tive que deixar o remanso gostoso de minha terra. Quando voltei a Queluz, para as festas joaninas, meus três irmãos, que me foram receber na estação, vinham me referindo, com alvoroço, as novidades mais interessantes daquêles dias. Interitados dos casos domésticos, passamos a tratar de amigos e conhecidos.

— Como vai o Vitorino ? perguntei.

— Ah ! E' verdade ! — informou o Nelson, — o Vitorino nos fez presente da caixinha de música !

— Ah ! Sim ? Que bom camarada !

— Pois é... passou às carreiras lá por casa, deixou a caixinha e no mesmo dia foi-se embora.

— Foi-se embora ? Para onde ?

— Ora essa ! Voltou para a Europa... para a terra dele... O Júlio, mais bem informado, referiu melhor o que se passara.

— Imagine você que um dia chegou uma carta do Mário Veiga para o professor Leal. No mesmo envelope vinha um postal, todo escrito em alemão, e dirigido para Victor Inn. O seu Leal mandou um menino entregar o cartão. Assim que o Vitorino leu, saiu às pressas, falou com várias pessoas, vendeu tudo o que tinha, e nesse mesmo dia tomou o trem para S. Paulo.

— Contado ! Receio que êle não tenha ido para a Europa... Quem sabe se não veio orden para que êle fosse preso ?

— Qual nada ! Ele foi despedir-se da mamãe e de todos nós ! E estava contentíssimo da vida !

Realmente, naquela mesma tarde fiquei a par de tudo o que occorreu. Graças ao espirito de fraternidade que se contém no idioma internacional concebido pelo génio de Zamenhof, o professor de Cruzeiro havia conseguido localizar a família de Victor Inn. O cartão que este recebera trouxe-lhe a revelação que por tantos anos havia esperado, sofrendo, resignadamente, a tortura de uma saudade sem remédio. O ciñinoso fôra encontrado, e confessara o seu delicto. Isento, agora, de culpa e pena, o modesto relojoeiro dos subúrbios de Zurich podia reaparecer sem susto; sua inocência fôra proclamada. Não corria o perigo de vir a ser, como Lésurques e tantos outros, a vítima de um êrro judiciário. A esposa e os dois filhinhos, ansiosos, esperavam por êle.

Por muito tempo ainda, a lembrança que êle nos deixou, — a caixinha de música — embalou nossa imaginação juvenil conduzindo-a às plagas deliciosas da fantasia e do devaneio. Ouvindo aquelas melodias, que o apêgo ao torrão natal inspirara, nós víamos, com o pensamento, uma aldeia, as ruínas de um castelo medieval, um lago, e as majestosas montanhas de cujos flancos o olhar audaz de Guilherme Tell descobriu, outrora, o panorama infinito da liberdade.

O SORVETE DO LEANDRO

PROF. AFFONSO VARZEA
Catedrático do Instituto de Educação



LE volta de uma das minhas jornadas de levantamento na zona rural, onde estamos cuidando da mapografia das mirrorregiões agricolas do Distrito Federal, parei com o pick-up à porta do velho Internato, no Campo de São Cristovão.

De certa feita, sendo diretor Clovis Monteiro, fizera ligeira visita de saudade ao casarão plantado na aba do Barro Vermelho. Agora, com as notícias de obras novas, demolições e construções, queria rever com mais vagar aqueles interiores sombreados onde passara três anos de meninice.

Vou dizendo na porta que sou aluno de 1911 e vão me deixando entrar com simpatia.

Galgo aqueles degraus da portaria como fiz durante três anos, até dezembro de 1913, esgueiro-me pelo patamar de entrada dos elevadores.

Acho que não havia ascensores, naquele ano que precedeu a primeira guerra mundial, mas o inspetor que já me acompanhava tambem não sabe ao certo a data em que foram inaugurados — e apresenta-me, no saguão, de onde se sobe ao primeiro andar, ao filho do Seixas !

O Seixas era o almoxarife de há trinta e sete anos, gordo, amável, risonho, de bondosos olhos empapuçados.

Morava no chalet, para lá do muro divisório do recreio dos menores, e sua garotinha alourada, que espiava alegremente nosso futebol de pátio com bola de tenis, estava destinada a casar com companheiro de calaçaria na rua Alice, nas Laranjeiras, em 1922, o Floriano Guimarães, hoje advogado da Caixa Econômica...

Ali, no saguão, reconheço bem, dando para o pátio, a sala de aulas do Segundo Ano Suplementar, onde o Floriano de Brito berrava seu francês afetado, e dava de flexa nos garotos escovados que achiavam graça, como o Mena Barreto e o Reynaldo Cintra.

Do outro lado, com janelas para a área que flanqueava a Portaria, a sala do Terceiro Ano onde muito judíamos dos compreensíveis cochilos do velho inspetor Oliveira, que fumava os cigarros de palha até o último toco, queimando as pontas dos dedos de amarelo.

Ali, na saída do saguão para o recreio, lembro a Seixas filho minha primeira proeza como bicho, uns cascudas no Everardo Cruz, veterano que vinha perseguido lá de fora por malta de outros veteranos indignados:

— Moleque, tascador de balão! Dá nêle, bicho!

E eu dei. Depois do espanto geral (o calouro batendo no antigo) fui cercado de onda de simpatia: entre os veteranos havia vários amigos do tempo da escola primária: Nizo Montezuma, companheiro de barra manteiga no Catefe, na rua Andrade Perence; Mauricio Cunha, colega de classe primária na escola Rodrigues Alves, ao lado do Palácio Presidencial...

Tive vários protetores, companheiros de peleja contra os moleques de calçada, aqueles duros garotos pobres das estalagens de Bento Lisboa e Pedro Américo.

Assim, com D. Nostalgia ao lado, de cristal tão transparente que não a vemos, de seda tão macia que não a ouvimos, subimos a escada que levava à rouparia e aos dormitórios, mas que hoje conduz a outras salas de aula, pois cresceu de um pavimento o admirável casarão.

Lá em cima bicas e lavatórios são os mesmos da presidência Hermes da Fonseca, sendo chanceler o Barão do Rio Branco, merê de cuja palavra junto a seu sobrinho e notável educador José Bernardino Paranhos da Silva, então diretor, pude entrar para o quadro de alunos gratuitos, sob o número 123.

Quem me levou pela mão ao grande barão, afirm de obter o recado mágico, foi a senhora Maria Georgina da Silva Costa, née Leição da Cunha, pela beleza, pela elegância e pela cultura, estrela de especial fulgor na elite carioca, ainda impregnada de elementos da sociedade do império.

Dona Maria Georgina, grande amiga de minha mãe desde o tempo de condiscípulos no célebre Colégio Kopke, fronteiro ao

palácio dos Condes do Nova Friburgo, abriu portanto etapa decisiva de minha vida estudantil, pois o velho Virgílio Varzea, pagando o tributo do pauperismo clássico nos jornalistas e escritores nacionais, tivera de desfalecer perigosamente os orgânicos do lar no ano anterior, ao custear meu primeiro ano secundário no Alfredo Gomes, ali no Largo do Machado, não muito distante da rua Ipiranga onde morávamos.

No pavimento que ora é o penúltimo, e em 1911 era o mais alto, outras sembras. D. Nostalgia puxa pela mão por nossa frente, o Faria roupeiro, todo ruivo, o Cruz enfermeiro, barrigudo e vagaroso.

O Faria era calmo e tendia para a paciência e o bom humor, o Cruz era calmo pendendo para a impertinência e o mau humor. Com o aluno que refugiava o laxante ou o xarope, gostava de ser ferino, usando expressões que chocavam, pois mostrávamos, de modo geral, boa linguagem e maneiras moderadas.

Lembro-me que, de certa feita, como Frágoso Filho — o Frango d'Água — pelejasse contra o coparázio onde feria o sal amargo, o Cruz empurrou-lho pela guela a dentro:

— Ora, menino, deixe-se de "caganifâncias"!

Demandámos depois as sacadas que abrem sôbre as copas das árvores do Campo de São Cristovão. No ar ainda o mesmo cheiro de velas de estearina, que parece querer marcar sempre o bairro de pinta industrial e proletária. Respiro forte, recuando de um sôro quasi quatro lustros:

— Aqui, Seixas Filho, passei minhas últimas noites no Internato de 13. Era o dormitório da Primeira Divisão, os Maiores.

Como crescera em três anos, com aquele futebol do pátio e do gramado! Entrara em 1911 para a Quarta Divisão, a dos meúdos, saí no Estado Maior, o recinto dos mais graúdos entre os mais desenvolvidos e fortes.

E narrei as últimas noites de novembro-dezembro, cheias de calor, as janelas todas abertas, o inspetor Leandro que acreditava um bocadinho em Baco, e diziam que tinham uma garralhinha de pinga debaixo do travesseiro, roncando dentro do seu tapume.

Cheios de trinta e tantos graus, nós leitos estreitos, víamos lá fora as estrelas e enchíamos os pulmões com o aroma da vegetação do ajardinado descampado em frente. Debaxo subiam as vozes da rua: dessas crianças que os pais deixam fora até dez-onze horas, o rolar dos bondes, o fon-fon de algum raríssimo automóvel e o canto do sorveteiro:

— Sor-vê-te ! Tem de abacaxi e manga... Olha o bom cajú!

Sorvele já!...

Então o Roberto Smith de Vasconcellos e o Benjamin Cortez — dois meninões tão bonitos, o Roberto desgraçadamente falecido, o Cortez enfeiado e emagrecido por diabólico beir-berri que apANHOU, como agrônomo, nos cacauais de Ilhéos-Itabuna — avançavam para as janelas com dois ou três coparázios, surrupiados ao refeitório, e habilmente amarrados, de boca para cima, a compridas feiras de soltar papagaios. Dentro, emburrilhados em papel de caderno para não contaminar, iam as moedas.

O Tião, o bom creouló, já sabia. Junto ao paredão da frontaria, o rosto retinto sorrindo para as sacadas, esperava pela descida vagarosa dos grossos recipientes de vidro, desentrolando a longa colher de folha de flandres do pano de xicara muito alvo.

No silêncio de bruta torcida que se seguia, o Adolfo Rodrigues, comandante do batalhão de alunos, estudante número um, murmurava, espichado em baixo da colcha:

— Se vocês acordam o Leandro eu tenho de me acusar...

O Leandro nunca acordou, nem na noite difícil em que o Tião foi chamado pela primeira vez, e habituado ao contrabando refrigerante debaixo de uma chuva de cius que caíam do luar.

O Leandro nunca acordou mas na última manhã que passámos no Internato, quando nos puzemos em forma para o café, com sua gorda cara matreira e lustrosa de amigo da pinga — havia quem o chamasse de Espanha — éle veio espíjar um a um os rostos do Estado Maior, depois, cruzando as mãos por trás das costas:

— Então vocês hoje vão para casa às 2 horas, vão embora para sempre... E dizer-se que nunca meteram o copo do sorvete de manga ali pela portinhola do meu tabique! O inspetor que bebesse a água quente da bica...



MOCIDADE GLORIOSA !

MOCIDADE gloriosa ! oh ! mocidade !
Exultando o Brasil, quando tu passas,
Teu valor comparado às outras raças
Excede a tódas em sublimidade !...

Teu pujante civismo nos invade
Como o sol que ilumina as nossas praças !...
Pois sentimos que, entre outras muitas graças,
Ainda nós temos, por felicidade

O teu denodo, a tua confiança !
Teu amor ao Brasil, que não te cansa,
Porque é, de certo, o teu maior amor !...

E, em defesa da Pátria e da Bandeira,
Sabemos que teu peito é uma trincheira
Que não foi feita para se transpor !...

2 Dez. 949

JULIO ANDRÉA (*)

(*) O Capitão Reformado Professor Julio Queiroz Soares de Andréa é um dos ex-alunos mais antigos, como integrante que foi da turma de 1883.

MINISTRO PHILADELPHO AZEVEDO



ministro Philadelpho de Barros e Azevedo fez todo o curso de humanidades no Internato do Colégio Pedro II havendo conquistado o prêmio Pantheon, conferido pela Congregação apenas aos alunos que houvessem obtido pelo menos dois terços de aprovações distintas, sendo as demais plenas.

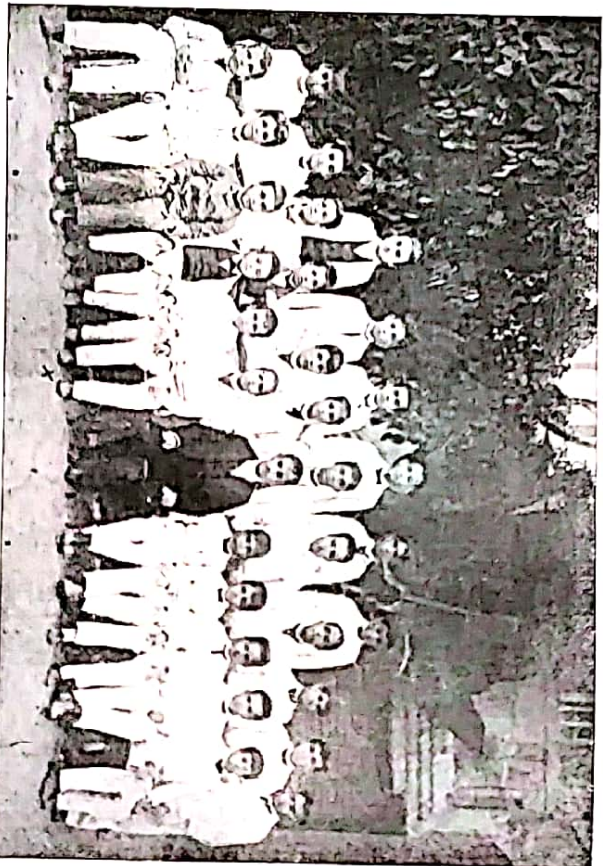
Foi empossado na cátedra de Psicologia e Lógica e História da Filosofia do Externato perante a Congregação do Colégio Pedro II em sessão realizada no dia 10 de abril de 1917.

Aos 13 de agosto do mesmo ano, foi transferido do Externato para a cátedra da mesma disciplina do Internato.

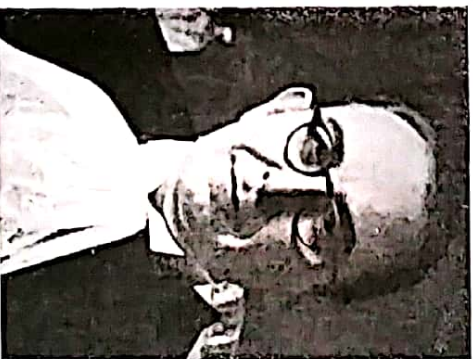
No exercício da cátedra, o professor Philadelpho prestou ao Colégio Pedro II e particularmente ao Internato grandes e inestimáveis serviços.

Todas as vezes que se apresentava à Congregação do Colégio problema de difícil solução, o caso era levado ao conhecimento do professor Philadelpho que, com sua autoridade e incontestável cultura, exercia o papel de consultor jurídico do corpo congregado.

Em brilhante e memorável concurso conquistou a cátedra de Direito Civil da Faculdade Nacional de Direito, onde durante



Turma de 1908, vendo-se assinalado o ofertante da fotografia, Sr. Antônio Henriques Correia de Sá.



Ministro Philadelpho Azevedo

muitos anos contribuiu com seus ensinamentos, para elevar a cultura jurídica do país.

A Constituição de Novembro de 1937 o encontrou no exercício da cátedra no Colégio Pedro II e na Faculdade Nacional de Direito, tendo sido obrigado a desacumular.

Posteriormente foi nomeado Ministro do Supremo Tribunal Federal, onde muitos de seus votos constituem páginas de puro classicismo de nossa ciência jurídica. Em 1945 nomeado Prefeito do Distrito Federal teve oportunidade de dar uma demonstração pública de invulgar capacidade administrativa aliada à proibidade peculiar aos que têm a verdadeira noção da coisa pública. A Congregação do Colégio Pedro II lhe conferiu o título de professor emérito em sessão solene com que prestou homenagem ao colega que então vinha de ser indicado membro da Suprema Corte de Justiça em Haia.

Sumamente reconhecido lhe é o Internato, ainda porque recebeu do professor Philadelpho grande número de livros com que se enriqueceu a biblioteca.

É oportuno salientar que a Constituição vigente assegurou ao professor Philadelpho o direito de ser novamente investido na cátedra de Filosofia do Internato, uma vez que de lá se afastou por força da desacumulação de cargos de magistério.

INTERNATO formula os mais ardentes e sinceros votos para que o professor Philadelpho, antes de ver prescrito o seu direito, requeira a sua reintegração no cargo que, durante tanto tempo, honrou e volte a iluminar com sua sabedoria esta Casa que se orgulha de o haver acolhido como aluno e de ter contribuído para a formação de sua vastíssima cultura.

PROF. LAFAYETTE RODRIGUES PEREIRA



EPÓIS de 32 anos de exercício constante e impecável do magistério no Internato, em consequência de determinação constitucional, ficará o Colégio Pedro II, no próximo ano, privado das aulas de um dos mais eficientes de seus professores: Dr. Lafayette Rodrigues Pereira.

"Internato" quer deixar aqui sua homenagem ao professor, que sempre tem sabido honrar o nome do Colégio, dedicando-lhe uma vida cheia de entusiasmo e cultura.

Ex-aluno do Internato, filho intelectual da Casa, conquistou o professor Lafayette, brilhantemente, o 1.º lugar, no concurso realizado para o provimento da cátedra de História Natural, entre 3 e 17 de junho de 1918. Foi empossado na cátedra em 15 de julho de 1918 e desde esse dia até hoje, tem dado a colegas e discípulos um grande exemplo de assiduidade às aulas, que ministra com devoção e carinho.

Certa vez, chuvas torrenciais paralizaram completamente o tráfego nesta cidade, a ponto de não ser possível o acesso de veículo motorizado ao Internato. Nesse dia, o professor Lafayette chegou ao Colégio numa carroça e os alunos internos tiveram apenas uma aula: a de História Natural.

Durante todo o tempo em que lecionou, sempre manteve, o professor Lafayette, alto nível de probidade e dedicação à cátedra. Organizou uma série de livros didáticos, em que turmas sucessivas de alunos foram buscar conhecimentos; seus cursos de Botânica, Zoologia, Mineralogia, Geologia e Biologia. Estudioso e pesquisador, colaborou com escritos técnicos em várias publicações especializadas.

E, enfim, o professor Lafayette um ponto elevado no magistério nacional.

"Internato" associando-se às justas homenagens que serão prestadas ao mestre neste ano do seu jubileu, divulgará em seguida a notícia de sua posse na cátedra, publicada no *Jornal do Commercio* da época e a prova oral do concurso que foi taquigrafada.

O Internato do Colégio Pedro II perderá a colaboração direta e eficiente de um de seus mais legítimos representantes, mas depois de haver distribuído tanta ciência e ilustrado tantas inteligências, justo será que o professor Lafayette, desfrute o que o velho Horácio sempre desejou: *Otium cum dignitate*.

COLÉGIO PEDRO II

A posse do novo catedrático de História Natural do Internato

"Eletuam-se ontem, no Colégio Pedro II, a sessão solene da Congregação para a posse do Professor Catedrático de História Natural do Internato do mesmo Colégio, Dr. Lafayette Rodrigues Pereira.

Aberta a sessão, sob a Presidência do Diretor Interino, Dr. Carlos de Laet, foram lidos o despacho do Sr. Ministro da Justiça e Negócios Interiores, negando provimento ao recurso interposto pelo concorrente Dr. Alberto Diniz Gonçalves, e o decreto de nomeação do Dr. Lafayette Rodrigues Pereira.

Em seguida o Presidente da Congregação designou, para receber o novo Catedrático, que se achava em sala contígua, uma comissão composta dos Srs. Drs. Floriano de Brito, Pedro do Couto e Philadelpho Azevedo.

Introduzido no recinto o Sr. Dr. Lafayette foi saudado em breve discurso pelo Dr. Carlos de Laet, que disse ter um triplice fundamento o regozijo que experimentava no ato de recepção do novo colega. Primeiramente, explicita o Dr. Carlos de Laet, representava o ato do Governo a coroação do mérito incontestável do candidato nomeado. Triunfante pelo voto da Comissão Examinadora e pela maioria da Congregação onde só um voto lhe negara o 1.º lugar, o concorrente nomeado havia, pois, nobremente conquistado seu lugar. Outro motivo de regozijo era o conhecimento pessoal que das qualidades, possuídas do recém-nomeado tinha o Presidente da Congregação. O senhor Lafayette viria assim aumentar o número dos Professores impositos e honrosos de que se orgulha o Colégio Pedro II.

E, finalmente, assinala o fato de ser Bacharel em Letras o Dr. Lafayette. Filho intelectual do Colégio, deve ter aprendido a bem querer-lhe, e isto será mais uma garantia da exação no cumprimento dos deveres que ora incumbem ao recém-nomeado. Seja, muito bem vindo!

O Dr. Lafayette Pereira, após ter agradecido as palavras de carinho do Sr. Presidente, disse nunca ter desprezado os seus bons ensinamentos desde os bancos escolares, guardando, com o maior recato e veneração as palavras que ora acabava de ouvir. Orgulhoso senta-se hoje, de ter sido aluno deste Colégio e Bacharel depois, em ser recebido como Professor Catedrático, cuja honra maior é a que fa ter sentando-se ao lado dos sempre lembrados e venerandos mestres, ora seus colegas.

Negando provimento ao recurso apresentado pelo candidato Alberto Diniz Gonçalves contra a classificação feita no concurso para Professor de História Natural do Colégio Pedro II, o Sr. Dr. Carlos Maximiliano, Ministro do Interior, proferiu o seguinte despacho:

"O recorrente Alberto Diniz Gonçalves pede a nulidade do concurso para Professor de História Natural do Colégio Pedro II, porque a prova prática não assistiu toda a Congregação. Bastava que estivesse presente a comissão examinadora e se permitisse a entrada dos professores, como se fez. Assim se observa a Lei na Escola Politécnica e nas Faculdades de Medicina offensis.

Em seguida o candidato defende a classificação que pretendia fazer de um mineral, e, quanto ao vegetal, desculpa-se de não haver reconhecido a folha de um peregruero, porque lhe não mostraram o fruto. O simples enunciado das razões patencia a sua improcedência. Nego provimento ao recurso e determino que se nomeie professor catedrático o candidato classificado em primeiro lugar e habilitado por unanimidade de votos, o Sr. Lafayette Rodrigues Pereira, evidentemente superior em preparo e aptidões didáticas a qualquer dos seus competidores. Não pode ser nomeado professor substituto o concorrente que obteve o segundo lugar, porque a isso se opõe taxativamente o art. 23 da Lei do Organismo da Despesa. Cinco professores votaram pela reprovação do recorrente; e o texto legal prescreve: "Os candidatos



PROFESSEUR LAFAYETTE RODRIGUES PEREIRA.

classificados em segundo lugar por maioria de votos "e que não tenham tido um só voto para a habilitação", terão direito ao provimento nos cargos de substitutos". E é esta a única disposição legal que autoriza a nomear professor o concorrente classificado em segundo lugar; a lei do ensino não o *Leipzig*, é sobretudo nos holofriscos e heterofriscos que se encontram estrias penitina". Foi assinado ontem mesmo o decreto nomeando o Dr. Lafayette Rodrigues Pereira, classificado em primeiro lugar no concurso, para chefe do curso de História Natural do Colégio Pedro II.

— 0 —

DA FIBRA MUSCULAR SOB O PONTO DE VISTA ESTÁTICO. DA CÉLULA NERVOSA. TEORIA DOS NEURONIOS

— 0 —

Prova oral de concurso laqueirada por Augusto Reis e Sidney Medeiros, revista só nos nomes dos autores citados.

— 0 —

O ponto que nos coube por sorte é dos tais que qualquer estudante timbrado conhece. Vou, portanto, procurar ter meios e subir um pouco, ir além do comum.

A bionomia analisa o organismo, decompondo-o em suas diferentes partes, e mediante a análise que se firmam as relações abstratas entre os agentes e os atos; entre o estático e o dinâmico. O organismo, então, é um concurso de órgãos, sede de funções, sede das atividades convergentes de que se compõe a vida. A bionomia, porém, não se limitou ao estudo do órgão; foi mais longe. Pesquisou a intimidade orgânica, investigou a estrutura. Foi *Brechel* que decomps os órgãos em tecidos. A noção de tecido é a mais geral da biologia — elemento, tecido, órgão. Vamos, assim, examinar em primeiro lugar os tecidos, em seguida os tecidos que concorrem para a vida animal, e, depois, se possível, um apanhado geral sobre os órgãos de relação. Começemos pelo elemento muscular — a fibra muscular.

O protoplasma da célula viva já possui contratilidade. Já na massa protoplásmica do corpo dos animais sarcolarios se observam estrições, gozando da propriedade de se contrair. As estrias musculares se vêm nos insetos, como o cita *Claus*. Estas estrias, estudadas por *Fibronberg* nos insetos cilíados, foram consideradas como músculos rudimentares destinados a mover as séries de cílios vibratéis.

Schmidt e *Liebertner* atribuíram positivamente a natureza de fibras contráteis a certas estrias do corpo do *Stentor*, cuja contração é efetuada sempre na mesma direção. *Schmidt* mesmo muito insistiu na analogia desda mental homogênea, transparente, com numerosos grânulos excessivamente pequenos e pigmento. *Höllker* fez notar que estas estrias do sarcóclio apresentam uma estrutura transversal, fato que *Strin* confirmou. Se fizermos abstração do músculo do pedicelo das voricelas, já reconhecemos como tal por *Levdig*, e sobretudo nos holofriscos e heterofriscos que se encontram estrias musculares.

Em muitos celenteros se acham camadas de células onde uma parte somente de cada uma delas parece transformada em fibra contrátil. São porções do plasma que se transformam em fibras musculares, enquanto que o resto da célula preenche outras funções. São os mioblastas. Como estes mioblastas se apresentam formando uma membrana epitelial deu-se-lhe o nome

de epitélio muscular. Aos mioblastas chamou *Kleinberg* — elementos neuro-musculares, por acreditar numa associação entre a fibra muscular e a célula nervosa. *Hongel*, entretanto, mostrou que nestes animais — hidrôides e medusas, já existe a célula nervosa, célula neuro-epitelial, com fibrillas que vão ter às fibras musculares.

Distinguem-se duas formas de fibras musculares, quer sob o ponto de vista morfológico, quer sob o fisiológico — a fibra lisa e a fibra estriada.

Vamos fazer o estudo estrutural destas duas modalidades de fibras.

A fibra muscular lisa, ou fibra-célula de *Kölliker*, pode ser estudada quer quanto à forma, dimensões, quer quanto à composição química, reações e estrutura. Quanto à forma é uma célula desenvolvida em seu comprimento, e fustiforme. Em certos casos, como no útero gravido, elas são achatadas, em forma de fila. Na única muscular das artérias são irregulares, às vezes dentadas. Sua superfície, estriada segundo o comprimento, parece guardar os sinais dos elementos elásticos interpostos. Às vezes as fibras-células apresentam, ou nas extremidades, ou no meio, enfiamentos, nodosidades que parecem corresponder a zonas de constração. As dimensões variam entre limites bastante accentuados. Em geral de 5 a 6 micra de largura e 8 micra de comprimento, e que pode ir a 300 micras na única muscular da bexiga, e mesmo a 500 micras no útero durante a prenhez. As fibras em fila possuem uma largura de poucos micra.

Apesar da forma, as fibra-células se diferenciam nitidamente das células conjuntivas fusiformes pela ação do ácido azóico que as endurece e as desaperce, ao passo que entumece as células conjuntivas, tornando-as transparentes. As fibras que sofreram a ação da fixação pelo álcool, ou pelo líquido de *Müller*, se coram em amarelo-laranja pelo picro-carminato de *Ranvier*, e as células fusiformes conjuntivas em róscio.

A cor róscia da fibra muscular lisa em estado normal é devido à presença de uma certa quantidade de hemoglobina, combinada com o sarcoplasmato. Segundo *Hobin*, as fibra-células são suscetíveis de entrar em rigidez enclavada pela coagulação de suas substâncias orgânicas fundamentais.

Há no interior da fibra-célula um núcleo, pouco ou quase nada visível no estado fresco. Para pô-lo em evidencia recorre-se à ação do ácido acético, que age de modo a aumentar a transparência do corpo celular, ficando nítido o núcleo. Certas fibras lisas podem conter dois núcleos. Isto acontece nas fibras lisas da tunica muscular das artérias. Eis o elemento descrito. A renúncia de muitos destes elementos constitui o tecido muscular liso, o segundo degrau do programa biológico.

O tecido muscular liso é encontrado nos vermes anelados, nos moluscos, sendo que, nestes animais, o centro da fibra lisa contém uma substância que se cora em violeta pelo cloreto de ouro. Ainda o encontramos nos anelados ápodos, quelópodos, radiários. Existe nas paredes viscerais dos vertebrados, tubo digestivo, bexiga, vasos, útero, etc., formando massas importantes. Outras vezes constitui o tecido muscular liso pequenas massas, às vezes reduzidas a poucas fibra-células, sendo necessário o auxílio do microscópio para revelá-las. Os músculos lisos volumosos são formados por fusos medindo, em geral, de 50 a 200 micra de diâmetro.

A contratilidade da fibra-células é submetida às mesmas leis que a das fibras estriadas. É, entretanto, lenta a contração e se continua mesmo depois de cessar o excitante que a produzira. Esta contração se propaga a todo o órgão muscular sob a forma de onda. É a onda peristáltica de *Eingelmann*. Este estado, entretanto, foge ao nosso desideratum neste momento.

A fibra muscular estriada é cilíndrica ou prismática. Estas fibras são geralmente independentes em todo o comprimento. Pode-se, entretanto, achar uma fibra que se bifurque em uma extremidade, ou que se solde a uma outra mais ou menos obliquamente. Entre as fibras musculares ramificadas devemos citar as das rãs e as dos coelhos.